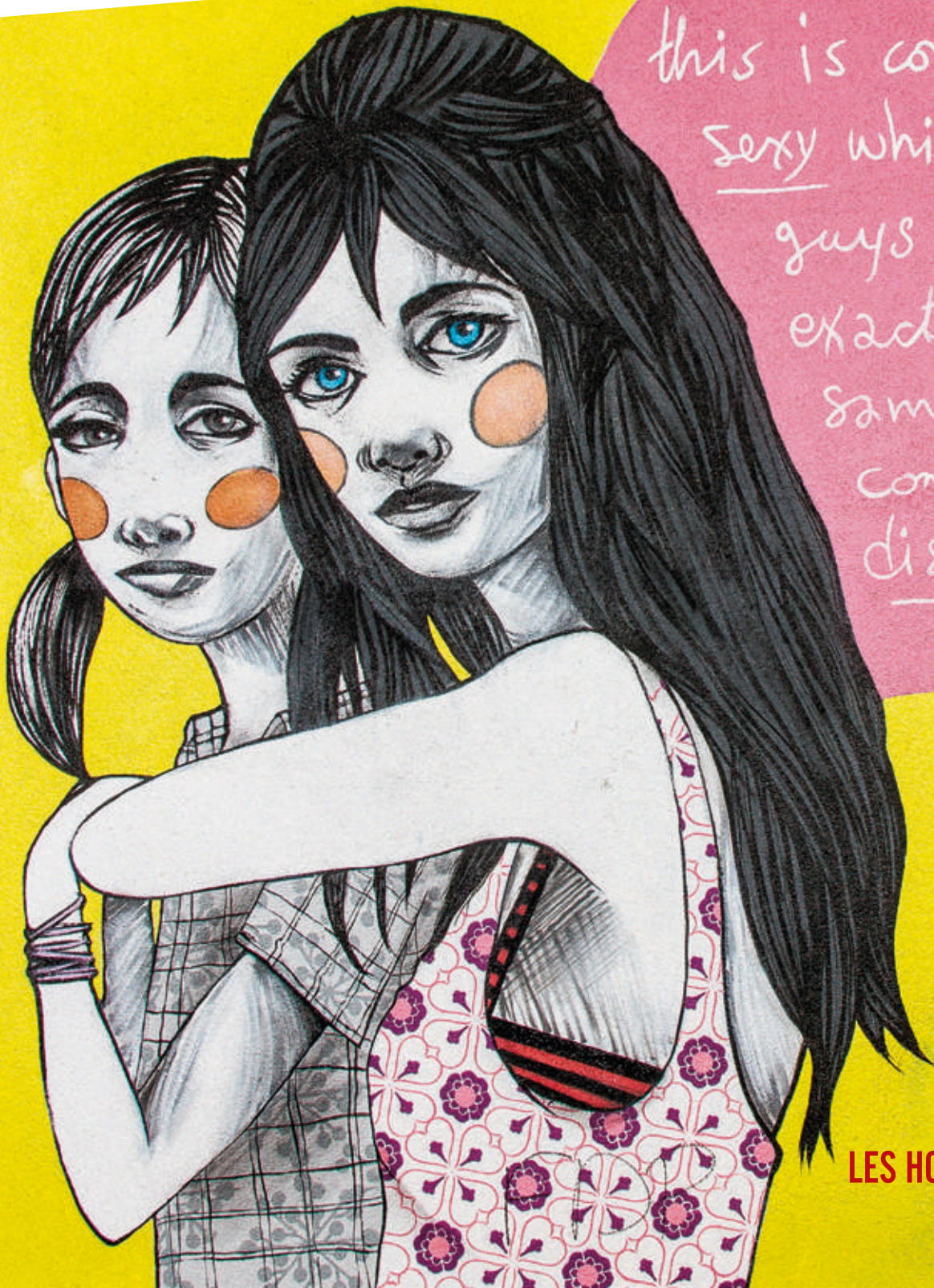


FEMMES PLURIELLES

n°59
Trimestriel
Septembre 2017

bpost
business
PB-PP / B-12241
BELGIË(N) - BELGIQUE
BXL X P N°405 257

Publication des
Femmes Prévoyantes
Socialistes



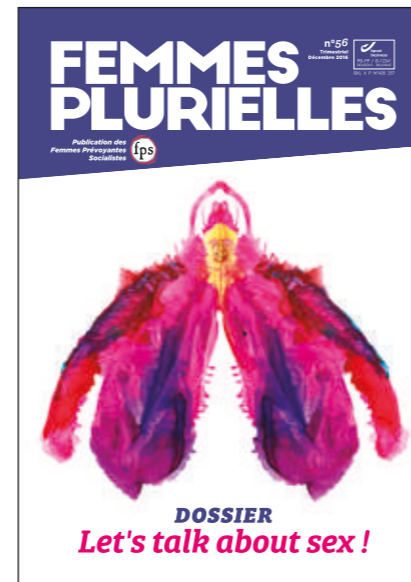
How come
this is considered
sexy while two
guys doing
exactly the
same is
considered
disturbing?

DOSSIER
LES HOMOSEXUALITÉS

Nous sommes quelques-unes,
et de plus en plus nombreuses,
à contribuer à la réalisation de
ce magazine. Y sont répertoriés :
nos questionnements, nos positions
féministes, nos coups de poing,
nos envies de changement, nos luttes,
nos chutes et nos victoires.

LE FEMMES PLURIELLES

Vous souhaitez le recevoir
gratuitement chez vous ?



Rien n'est plus simple ! Faites-en la demande : par mail : femmes.plurielles@solidaris.be ou par tel : 02 / 515.04.01

Des remarques ?

Des suggestions ?

Des coups de gueule ou

Des mots d'amour ?

Écrivez-nous sur :

femmes.plurielles@solidaris.be

ou envoyez-nous tout ça

à l'adresse suivante :

Femmes Prévoyantes Socialistes

(Femmes Plurielles),

1-2 place Saint Jean

1000 Bruxelles

♦ ♦ ♦ EDITO

La violence à l'encontre des homosexuels en Tchétchénie nous a choqué-e-s. Comment est-il possible en 2017 de menacer, intimider, incarcérer des personnes qui ont une sexualité autre que celle du plus grand nombre ? Comment un État s'autorise-t-il à nier l'existence d'un pan entier de citoyennes et citoyens ? Cette République se trouve à peine à 3 800 km de la Belgique. Si de telles exactions nous semblent impossibles en Belgique, nous avons voulu savoir quels regards nous portons sur des personnes qui ont une sexualité différente. Régulièrement dans la presse locale, nous prenons connaissance d'agressions faites à l'encontre de lesbiennes, de gays, de transsexuels ; agressions qui parfois vont jusqu'à la mort. Il est évident qu'aujourd'hui des discriminations existent envers la communauté LGBT dans nos pays. Discriminations à l'emploi, pour avoir accès à un logement, agressions verbales si des couples homosexuels s'embrassent ou se promènent main dans la main. La Belgique fait partie des pays dits progressistes en matière d'égalité des droits : mariages homosexuels, adoptions pour les couples homosexuels. Les manifestants de la « Manif pour tous » venus s'opposer au mariage homosexuel et à l'homoparentalité nous rappellent que ces droits acquis en Belgique pourraient basculer soudainement si l'on n'y prend pas garde. Pourquoi ce rejet, cette peur dans un pays

limitrophe ? Quels dangers y a-t-il à accorder des droits à certains alors que ces droits ne limitent en rien les droits de la majorité ? Nous avons voulu relayer les témoignages de femmes et d'hommes qui nous racontent la difficulté à dire qui ils ou elles sont, la peur de ne plus être regardé de la même façon par sa famille, ses amis, ses collègues. Car la différence continue à faire peur, crée des malaises. Mais la seule façon de changer les regards, c'est d'en parler, de démystifier, d'expliquer encore et toujours que la diversité enrichit le monde et que la normalité s'applique aussi aux personnes qui ne sont pas identiques au plus grand nombre. C'est aussi cela l'humanisme qui soutient notre combat. Les paroles de William Sheller me reviennent en mémoire :

Pourquoi les gens qui s'aiment
Sont-ils toujours un peu rebelles ?
Ils ont un monde à eux
Que rien n'oblige à ressembler à ceux
Qu'on nous donne en modèle.

Bonne lecture.

Carmen Castellano,
Secrétaire générale des Femmes Prévoyantes Socialistes

♦ ♦ ♦ SOMMAIRE

4 > 25

Dossier : Les homosexualités.

26

Du Sms à la santé.

28

Au delà de nos murs,
spectacle/défilé de costumes.

30

L'autotest VIH,
ou comment se
faire dépister à la maison.

31

L'agenda des activités
près de chez vous

Cover © Wen-chi su. « Comment se fait-il que ceci soit considéré comme sexy
alors que lorsque deux gars font exactement la même chose c'est considéré comme perturbant ? »

Vous souhaitez recevoir ce magazine
gratuitement chez vous ?
Faites-en la demande :
Tél. : 02 / 515 04 01 - Fax 02 511 49 96 -
femmes.plurielles@solidaris.be

Des remarques, des suggestions ?
Écrivez-nous sur
femmes.plurielles@solidaris.be
Les FPS près de chez vous sur
www.femmesprevoyantes.be

Coordination générale : Joëlle Sambi Nzeba, Marie-Anaïs Simon
Équipe de rédaction : Stéphanie Jassogne & Marie-Anaïs Simon
Administration : Isabelle Colback
Concept et mise en page : Mathieu Van Assche (www.dirk.studio)
Photo de couverture : Véronique Vercheval
Relecture : Eva Cottin

Editrice responsable : Carmen Castellano, FPS Secrétaire Générale, 1/2 Place Saint-Jean, 1000 Bruxelles

LES HOMOSEXUALITÉS



PETIT LEXIQUE DES SEXUALITÉS ET DES GENRES

Stéphanie Jassogne, chargée de communication FPS

AGENRE : personne qui ne désire pas être assimilée à un genre. La personne ne s'identifie ni comme femme, ni comme homme, ni comme personne de genre fluide (ce genre englobe les personnes qui construisent leur genre comme elles le désirent).

ASEXUEL-LE : personne qui ne ressent pas d'attraction sexuelle.

BISEXUEL-LE : personne attirée par des personnes des deux sexes.

CISGENRE : à l'inverse des transgenres, les cisgenres sont les personnes dont l'identité de genre correspond à l'expression de genre. En résumé, je suis biologiquement une fille et je me sens fille.

GAY : homme attiré sexuellement et/ou sentimentalement par d'autres hommes. Ce terme parfois utilisé également pour désigner une personne lesbienne.

GENRE : Si la notion de « sexe » fait référence aux différences biologiques indiscutables entre les hommes et les femmes, le concept de « genre » renvoie quant à lui aux rôles sociaux attribués aux individus en fonction de leur sexe. Les caractéristiques dites « féminines » ou « masculines » ne sont pas innées mais font l'objet d'une construction sociale et culturelle. Les femmes ne sont pas « naturellement » fragiles ou sentimentales, tout comme les hommes ne sont pas « naturellement » endurants ou bons en mathématiques. Ce sont des stéréotypes de genre.

INTERSEXUÉ-E (INTERSEXE) : une personne dont les organes génitaux sont difficiles ou impossibles à définir comme mâles ou comme femelles selon les standards habituels. Le pourcentage de naissances présentant des caractères d'intersexuation est estimé entre 1 et 2 %¹.

LESBIENNE : femme attirée sexuellement et/ou sentimentalement par d'autres femmes.

LGBTQI : Lesbiennes Gays, Bisexuel-e-s, Trans, Queers, Intersexes. Abréviation couramment utilisée pour nommer les personnes ayant une orientation sexuelle différente de l'hétérosexualité et/ou un genre différent de leur sexe de naissance.

PANSEXUEL-LE : personne attirée sexuellement et/ou sentimentalement par d'autres individus de tous sexes ou genres. Leur cercle d'attraction est très large et ne se limite pas au schéma binaire.

QUEER : mot anglais signifiant « bizarre », « étrange » qui était utilisé initialement comme une insulte envers les personnes LGBTQI mais récupéré ensuite comme symbole d'auto-détermination par cette communauté. Le terme regroupe les identités non conventionnelles (les personnes non hétéronormées²). Les mots allosexuel et altersexuel constituent des tentatives de traduction en français. Les queers revendiquent une orientation sexuelle non restreinte.

TRANSGENRE : personne ayant une identité de genre différente de celle qu'on lui a assignée à la naissance. Cette identité peut être masculine ou féminine, ou bien sortir de cette binarité imposée par la société³.

TRANSSEXUEL-LE : personne ayant modifié, grâce à une opération chirurgicale, ses parties génitales afin que celles-ci correspondent à son genre.

TRAVESTI-E : personne exprimant un genre opposé à son identité, mais de manière occasionnelle. Elle ne désire pas changer de sexe. A ne pas confondre avec un-e transgenre ou un-e transsexuel-le.

¹ <http://www.ettoiescase.be/lexique.php>

² Les personnes hétéronormées considèrent l'hétérosexualité comme l'unique norme à suivre, ou comme une orientation sexuelle supérieure aux autres.

³ www.genrespluriels.be



LA SITUATION DES HOMOSEXUEL-LE-S DANS LE MONDE : ENTRE ESPOIRS ET OPPRESSIONS

Marie-Anaïs Simon, chargée de communication FPS

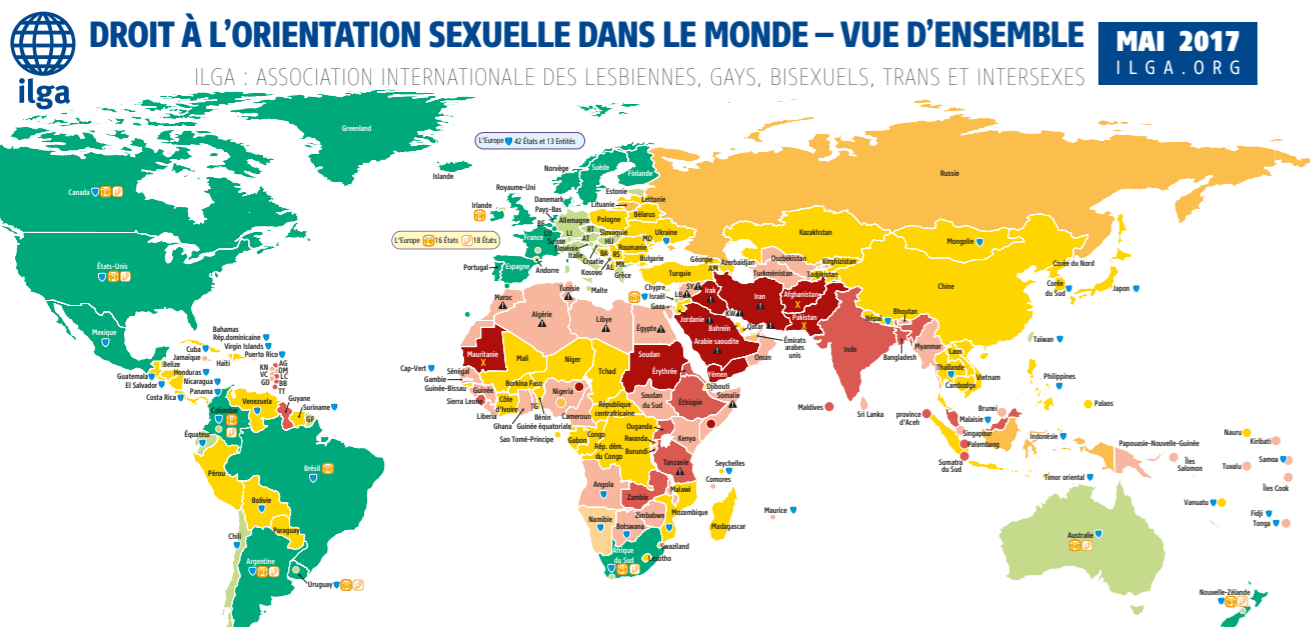
En mai 2017, l'association ILGA¹ publiait une carte présentant un état des lieux des lois concernant l'orientation sexuelle à travers le monde. Depuis, trois pays ont légalisé le mariage gay : Taiwan, l'Allemagne, et plus récemment Malte. À côté de ces avancées non négligeables, d'autres pays piétinent droits des homosexuel-le-s. La Tchétchénie est l'exemple le plus terrifiant... Résumé des progrès et reculs autour du globe.

LA TCHÉTCHÉNIE : UN GÉNOCIDE SOUS SILENCE

La sonnette d'alarme a été tirée début avril par le quotidien d'opposition russe Novaïa Gazeta : la Tchétchénie persécute impunément les homosexuel-le-s. Cette république annexée à la Russie est dirigée d'une

main de fer par Ramzan Kadyrov, son président extrêmement traditionaliste, mis en place par Poutine en 2007. Depuis 2009, les mesures liberticides et sexistes prise par le président se succèdent. Aujourd'hui, ce sont les homosexuel-le-s qui sont en ligne de mire. Selon la Novaïa Gazeta, les autorités locales ont arrêté plus de

100 homosexuel-le-s, et ont incité leurs familles à les tuer pour « laver leur honneur » ; des tchétchènes ayant fui à Moscou ont affirmé à l'AFP avoir été battus et détenus « dans une prison non officielle ». Interrogé sur ces traitements infligés aux personnes homosexuelles, le président Kadyrov ne cesse de répéter que « de telles



CRIMINALISATION

72 ÉTATS

- appliquée dans 8 États (ou parties d'États)
- non appliquée dans 5 États
- Lois confessionnelles existant parallèlement au code civil: 19 États
- Emprisonnement de 14 ans à perpétuité: 14 États
- Emprisonnement jusqu'à 14 ans: 57 États
- Lois de « promotion »: 3 États
- Pas de criminalisation: Dans les pays en vert, jaune et orange, les actes homosexuels n'ont jamais été criminalisés ou ne le sont plus : 123 États

PROTECTION

85 ÉTATS
Beaucoup d'États octroient plusieurs types de protection

- Constitution: 9 États
- Emploi: 72 États
- Divers: 63 États
- Crimes de haine: 43 États
- Incitation à la haine: 39 États
- Interdiction des « Thérapies de conversion »: 3 États

RECONNAISSANCE

47 ÉTATS
Quelques États autorisent à la fois le mariage et le partenariat

- Mariage: 22 États
- Partenariat: 28 États
- Adoption conjointe: 26 États
- Adoption par un deuxième parent: 27 États

© ILGA

personnes n'existent pas en Russie et qu'il est donc impossible qu'elles soient persécutées ». Malgré les témoignages glaçants qui s'accumulent, on pourrait croire que cette justification abracadabrante suffise à endormir les autorités et médias qui réagissent peu. **Pour aller plus loin : lire notre article sur www.femmesplurielles.be**

TAIWAN : LE PREMIER PAYS D'ASIE À LÉGALISER LE MARIAGE GAY

Le 24 mai de cette année, le Conseil constitutionnel de Taiwan a rendu sa décision, considérant qu'interdire d'épouser une personne du même sexe allait à l'encontre du « droit à l'égalité » et de la « liberté des individus à se marier », ce qui ouvre ainsi la voie au mariage homosexuel en Asie. Cette avancée est le résultat d'une longue lutte menée notamment par Chi Chia-wei, un homme de 59 ans, qui fut le premier à introduire des recours en justice (il y a environ de cela 30 ans) pour pouvoir épouser son compagnon.

LES CENTRES POUR « GUÉRIR » L'HOMOSEXUALITÉ EN ÉQUATEUR

Depuis 1997, l'homosexualité n'est plus illégale en Équateur et pourtant, dans un pays à 80 % catholique, où la religion reste très conservatrice, aimer une personne du même sexe est encore régulièrement considéré comme une maladie ou un trouble sexuel. Des cliniques privées proposent de prendre en charge les personnes homosexuelles, pour les guérir. C'est avec horreur que la photographe Paola Paredes découvre, il y a 4 ans, l'existence de ces centres, théoriquement illégaux et qui échappent totalement au contrôle de l'État équatorien. Sur la base de témoignages des femmes qui en sont sorties, Paola Paredes reconstitue l'enfer de ces lieux qu'elle ne peut photographier directement de l'intérieur : la religion omniprésente, les traitements médicamenteux, les tâches de nettoyage à longueur de journée, les ateliers « thérapeutiques » pour apprendre à se maquiller ou



© "Until You Change" le travail photographique de Paola Paredes sur les cliniques privées en Equateur

à se comporter comme une « femme appropriée » mais surtout la violence psychologique, physique et parfois sexuelle. Le reportage appelé « Until You Change » peut être consulté sur le site de la photographe : www.paolaparedes.com.

LIBAN : LA PREMIÈRE GAY PRIDE DU MONDE ARABE

La ville de Beyrouth a accueilli au mois de mai dernier la première Gay pride du monde arabe. Dans un pays où l'homosexualité est encore condamnée, c'est en toute discrétion que cet événement s'est déroulé. Si les rues de la ville n'ont pas accueilli de parade comme en Europe ou aux États-Unis, c'est néanmoins un message fort qui a été lancé. En espérant que cela engage également une évolution des mentalités et du cadre légal.

TANZANIE : INTERDICTION DE DÉFENDRE LES DROITS DES HOMOSEXUEL-LE-S

Fin juin, le ministre de l'Intérieur de Tanzanie, Mwigulu Nchemba, a annoncé vouloir arrêter tous les défenseurs des homosexuel-le-s et expulser tous les étrangers qui militeraient pour leurs droits. Plus tôt dans l'année, le ministre adjoint de la Santé avait menacé de publier les

noms de personnes homosexuelles vendant leur corps sur internet, juste après avoir fait fermer des centres de santé spécialisés dans la lutte contre le sida, qu'il considérait comme promoteurs de l'homosexualité. Dans ce pays, l'homosexualité est punissable de lourdes peines de prison, mais la rhétorique ouvertement « anti-gay » des dirigeants est très récente.

AUSTRALIE : LE MARIAGE GAY BIENTÔT LÉGALISÉ ?

En 2004, sous la pression des lobbys religieux, la Constitution australienne a explicitement interdit le mariage entre personnes de même sexe. Dans la plupart des États australiens, des unions civiles peuvent reconnaître ces relations, mais ces contrats n'ont pas de valeur au niveau fédéral. La majorité de la population australienne est pourtant favorable au mariage gay (64 % selon un sondage de Gallup publié en 2017²). Vote postal ? Référendum ? Le mode de décision est, à l'heure où nous écrivons ces lignes, encore incertaine et sujette à de nombreux débats politiques, mais la question du mariage sera à nouveau posée, pour être, nous l'espérons, enfin légalisée.

¹ Association internationale des lesbiennes, gay, bisexuel, transexuels et intersexuels
² <http://www.gallup.com/poll/1651/gay-lesbian-rights.aspx>

L'HISTOIRE DES LUTTES LGBTQI¹ EN BELGIQUE

Stéphanie Jassogne, chargée de communication FPS

La Belgique est considérée comme un pays très progressiste en ce qui concerne les droits des personnes lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres, et est devenue le deuxième pays au monde à légaliser le mariage entre personnes de même sexe, en 2003². En effet, grâce aux luttes menées depuis des dizaines d'années par des militant-e-s et des associations, et grâce aux avancées politiques et à l'adoption de lois égalitaires, les droits des personnes LGBTQI sont respectés au moins au niveau institutionnel.

QUELQUES DATES CLÉS EN BELGIQUE

1975 : Dépénalisation de l'homosexualité dans la Constitution belge.

2000 : Directive européenne interdisant la discrimination sur base de la conviction religieuse ou philosophique, du handicap, de l'âge et de l'orientation sexuelle en matière d'emploi et de travail. Les pays membres ont trois ans pour transposer cette directive dans leur droit national.

2003 : Loi interdisant les discriminations dans tous les domaines.

2003 : Mariage civil autorisé pour les couples homosexuels.

2006 : Possibilité d'adoption de l'enfant par le coparent dans les couples de personnes de même sexe.

Les femmes homosexuelles ont le droit d'entreprendre une PMA³ au même titre que les femmes hétérosexuelles (ce qui n'est, par exemple, toujours pas le cas en France).

2007 : Réforme de la loi de 2003. La nouvelle loi anti-discrimination inter-

dit la discrimination fondée sur l'âge, l'orientation sexuelle, l'état civil, la naissance, la fortune, la conviction religieuse ou philosophique, la conviction politique, conviction syndicale, la langue, l'état de santé actuel ou futur, un handicap, une caractéristique physique ou génétique ou l'origine sociale.

2007 : Loi du 10 mai relative à la transsexualité permet de changer légalement de genre.

2015 : Adoption d'une loi sur l'établissement de la filiation de la coparente. La partenaire de la femme qui porte l'enfant ne doit plus passer par l'adoption pour qu'un lien de filiation soit établi entre elle et son enfant. Ce lien de filiation est désormais automatique (comme pour les parents hétérosexuels).

2017 : Adoption d'une loi réformant les régimes relatifs aux personnes transgenres en ce qui concerne la mention d'une modification de l'enregistrement du sexe dans les actes de l'état civil et ses effets, mettant un terme à leur psychiatrisation, leur médicalisation et leur stérilisation forcée. La loi devrait entrer en vigueur en 2018.

2017 : Les hommes homosexuels peuvent donner leur sang, ce qui leur était interdit auparavant⁴, mais à condition de respecter douze mois d'abstinence sexuelle. Les associations LGBTQI luttent contre cette discrimination et réclament l'ouverture sans condition du don de sang par les hommes homosexuels.

PHOBIES, VOUS AVEZ DIT PHOBIES ?

Malgré qu'en Belgique, un cadre juridique existe, l'homophobie est toujours bel et bien présente. Cette attitude négative, intimement liée au sexisme (domination masculine), mène au rejet et à la discrimination envers les gays, les lesbiennes, les personnes bisexuelles, les transgenres ou envers toute personne, quelle que soit son orientation sexuelle ou identité de genre, dont l'apparence ou le comportement s'écarte des stéréotypes de la masculinité ou de la féminité⁵.

Les femmes lesbiennes, lorsqu'elles sont victimes d'homophobie, subissent souvent une double discrimination : l'homophobie en tant qu'homosexuelles et le sexisme, en tant que femmes. On parlera alors de lesbophobie.



L'homophobie est avant tout un problème culturel et d'éducation. Certes, il faut des lois pour punir les actes et propos homophobes et transphobes, mais il faut aussi réaliser un travail éducatif pour faire évoluer les mentalités et combattre les stéréotypes. Le 17 mai est la Journée Mondiale de Lutte contre l'Homophobie et la Transphobie. Cette journée a pour but de promouvoir des actions de sensibilisation et de prévention pour lutter contre l'homophobie, la lesbophobie, la biphobie et la transphobie.

phobie, la lesbophobie, la biphobie et la transphobie.

- ¹ Lesbiennes, Gays, Bisexuel-les, Transexuel-le-s, Queers, Intersexes
- ² Les Pays-bas est le premier pays qui a légalisé le mariage entre personnes de même sexe, en 2001.
- ³ La Procréation Médicalement Assistée et la Fécondation In Vitro sont autorisées en Belgique pour les femmes seules ou les couples de lesbiennes et remboursées par la sécurité sociale
- ⁴ Les lesbiennes ont quant à elles toujours eu le droit de donner leur sang
- ⁵ Plan d'action interfédéral contre les violences homophobes et transphobes, 31/01/2013

QUELQUES INFOS PRATIQUES :

► Vous êtes ou une personne de votre entourage est discriminé-e ?
Appelez ce numéro gratuit :
0800 12 800 ;

► « Et toi, t'es casé-e ? » Une campagne pour sensibiliser les jeunes aux stéréotypes homophobes et transphobes :
www.ettoitescase.be ;

► Un répertoire des associations actives en matière de lutte contre l'homophobie et la transphobie :
http://www.ettoitescase.be/pdf/liste_des_associations.pdf.

LE COMING-OUT - Témoignages

KEVIN

Je suis out depuis quatre ans. Le coming-out, j'encourage tous les jeunes homos à y passer. La manoeuvre me paraissait simple : « je suis un garçon qui aime les garçons », « je ne l'ai pas choisi » et « je ne changerai en rien, je serai juste plus heureux ». Les réactions, je les appréhendais, mais je les ai acceptées comme des soupirs de délivrance : mes amis trouvent ça cool, mes cousins m'aiment toujours

ALBANE

Je n'ai jamais considéré le coming-out comme une étape essentielle dans mon parcours identitaire. J'ai mis du temps à accepter mon orientation sexuelle et à faire le coming-out avec moi-même. Il m'a fallu plusieurs années pour définir ma sexualité, situer là où je me trouvais, ce que j'étais, c'est-à-dire ni hétérosexuelle, ni homosexuelle.

Ma vie sentimentale a commencé par des relations avec des garçons. À ce moment-là, je ne pensais pas qu'un jour je serais attirée par une fille. Et pourtant je suis tombée amoureuse d'Elle à 19 ans. J'ai aimé sa personne, son caractère, cette forte attraction entre nous amenant naturellement à une attirance physique. Je n'avais jamais fantasmé sur le corps d'une fille avant ce jour. Après cette histoire d'amour éconduite, j'ai passé plusieurs années à éprouver des sentiments pour des hommes et des femmes sans parvenir à me situer. Tout ce temps a été nécessaire pour que je comprenne que cette zone non identifiable, cet entre-deux s'appelait la bisexualité. J'ai toujours du mal à me catégoriser, j'emploie le terme bisexuel et de plus en plus celui de pansexuel pour me définir. J'aime un être avant un sexe. Il est difficile de faire son coming-out quand soi-même on ne sait pas comment se qualifier. Je suis longtemps restée seule avec cela, en l'avouant seulement à mes amis les plus proches. Il y a un an, j'ai rencontré ma copine actuelle. Difficile de le cacher à ma famille, à mon entourage amical quand la relation devient sérieuse et qu'on prévoit de vivre ensemble.

Mon annonce s'est faite progressivement, je l'ai d'abord dit à l'ensemble de mes ami-e-s avant d'en informer ma famille. La plupart des réactions des ami-e-s ont été positives et plutôt bienveillantes. Certain-e-s de mes ami-e-s étaient soulagé-e-s qu'enfin j'assume ce qu'ils/elles avaient deviné depuis longtemps. Ma confiance était une marque de confiance et ils/elles se réjouissaient pour moi. Je n'ai pas eu de rejet ouvertement énoncé, mais j'ai parfois perçu des incompréhensions ou de l'étonnement.

et mes grands-parents comprennent. Encouragé par cet accueil positif et par ce monde plein de nouvelles aventures qui m'attendait, je me suis laissé porter jusqu'à mes parents. « Qu'est-ce qu'on va penser de NOUS ? », « Qu'est-ce que NOUS avons fait ? », « NOUS n'acceptons pas ». Un ouragan déferle sur le NOUS, le JE souffre et manque d'air. La solution à ma suffocation, c'était m'ouvrir. Profiter de chaque bouffée d'oxygène et rester avec ceux pour qui je compte. J'étouffais dans l'homophobie alors j'ai laissé mes parents. Je ne les vois plus. Les vents se sont calmés et, aujourd'hui, la brise sent la rose. Je respire.

La communication auprès de ma famille a été moins évidente. Il y a eu un certain déni autour de mon coming-out puisque la réaction a d'abord été la non réaction. Ma famille agissait comme si je n'avais rien révélé. Mes parents ne me posaient aucune question sur ma copine, ils n'abordaient pas ce sujet et ils me considéraient comme « célibataire ». J'ai vécu cette indifférence à mon intimité comme un rejet.

J'ai l'impression que mes parents ont honte de ma vie affective, ils n'assument pas auprès des autres ma sexualité vue comme marginale et anormale. Je dois souvent m'exposer à leurs stéréotypes. Ma mère perçoit les homosexuel-le-s comme des gens « libérés ». Elle a du mal à comprendre que ma vie sentimentale est identique à la plupart des couples hétérosexuels. Je vis avec une fille, mais je ne suis pas libertine, je ne suis pas en « teuf » avec une seringue dans le bras tous les weekends... Je pense que mes parents ne comprennent pas ma vie, elle ne ressemble pas à ce qu'ils avaient imaginé pour moi. Mes parents sont plutôt âgés, je suis issue d'un milieu dit populaire. Ils vivent dans un lieu géographique plutôt rural, dans une petite ville de province. L'acceptation de l'homosexualité par le milieu familial dépend aussi de données intersectionnelles comme la culture, l'origine sociale, le facteur générationnel. C'est en prenant en compte tous ces paramètres que je prends du recul face à leurs réactions.

J'accepte aujourd'hui qu'il faut du temps pour que ce coming-out soit assumé par ma famille, que mes parents ne craignent plus le regard des autres, qu'ils n'évident plus le sujet quand on leur demande si j'ai quelqu'un. Je m'efforce d'aborder cette réalité à chacune de nos rencontres.

Je ne crois pas que dire son homosexualité soit forcément une étape obligatoire. Certain-e-s ne font jamais leur coming-out et ils/elles s'accommodent de cela en vivant une vie tout aussi heureuse. Le coming-out est couteux, il est révélateur de l'intensité du lien qui nous lie aux autres. Pour ma part, il me permet aujourd'hui d'assumer pleinement qui je suis. Je ne crains plus le regard des autres. Je me fiche de ce que les gens pensent. J'ai transformé le sentiment de honte en fierté.

CAMILLE*

J'ai 16 ans.

Mon amoureuse m'a quittée, et je pleure à chaudes larmes sur mon lit, au milieu des peluches.

Ma mère rentre.

Elle : « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? »

Un moment de faiblesse ? Un trop-plein de chagrin impossible à cacher ?

J'avoue mon secret, soigneusement préservé jusqu'ici, avec la conscience aigüe que je me mets en danger, que je sors de mon abri sans avoir fait mes armes.

Moi : « Je suis amoureuse de quelqu'un, elle s'appelle Lou, et elle est partie ».

Ma mère me regarde, et je vois beaucoup de surprise, une bonne dose d'horreur, une grosse louche de dégoût, une pointe d'agacement.

Le tout enrobé de froideur, quelque chose qui ressemble à du désamour.

Elle me fixe et referme la porte sans rien dire.

Je continue de pleurer, abasourdie par tout ce que j'ai perdu aujourd'hui : la première fille que j'ai aimée, et la croyance que j'avais en l'inconditionnalité de l'amour de ma mère.

Elle m'attrape dans le salon, trois jours après :

« Ce que tu m'as dit... je veux que tu saches que c'est faux. C'est une passade. Tu es adolescente, c'est normal, tu es perdue dans tes sentiments. Mais tu n'es pas ça. »

CLARISSE, 47 ans, une attente interminable

J'écris ces quelques lignes, allongée, immobile, dans mon lit d'hôpital. Hier, les médecins ont réalisé une prouesse esthétique : une vaginoclitoplastie. Et voilà que le papillon quitte sa chrysalide. Je suis enfin à l'extérieur ce que je suis depuis toujours à l'intérieur. Vous l'avez compris : je suis une femme Transgenre.

Née dans un corps de garçon, j'ai très vite ressenti ma différence sans pouvoir l'identifier, la nommer. Très jeune, trop jeune, il est compliqué d'exprimer son

Je suis retournée quelques années dans mon placard. C'est pas mal étroit, il n'y a pas beaucoup de lumière, mais on y est à l'abri.

J'ai 21 ans.

Je suis avec ma super copine de Master. Celle avec qui on mange des kinders après les cours, celle qui a toujours une histoire croustillante à raconter, celle qui me fait rire comme personne. On se retrouve dans un bon restau, un peu chic.

On trinque au cidre et on commence à manger.

Elle : « T'as fait quoi hier soir ? »

Moi : J'ai retrouvé Antoine (aka mon copain de couette de l'époque), il a invité une amie à lui. On a passé la nuit à faire du sexe tous les trois.

J'aime aussi les filles, je ne te l'ai jamais dit.

Elle : *recrache son cidre*

Moi : ça va ? »

Elle est pliée en deux, des larmes de rire coulent de ses yeux. Et je bredouille que je n'osais pas le lui dire, mais que c'était important, que j'avais peur qu'elle ne m'aime plus.

Elle *entre deux hoquets* : « Mais, je t'aime ! ça ne change rien pour moi. Mais meuf, me raconter tes plans à plusieurs au milieu des crêpes aux fromages et du restau je ne vais pas m'en remettre ».

Et je me marre aussi, je n'en peux plus, on se cache dans nos serviettes en papier pour étouffer le bruit, les serveurs et la vieille dame à côté nous lancent des regards outrés.

ressenti avec des mots justes. Et plus on vieillit, plus ce sentiment de différence occupe le quotidien. La souffrance de ne pas pouvoir être simplement soi, la peur d'un jugement d'autrui sont des freins à la volonté de se dévoiler, jusqu'au jour où on étouffe au point de ne plus supporter ce que l'on est.

Le coming-out est la seule manière de se délivrer de cette souffrance, c'est plus que du courage, c'est une délivrance. Celle-ci a souvent un prix : l'éloignement de ceux que l'on aime, l'abandon, la mise à l'écart, ... Mais fort heureusement, ces cas de figure ne sont

On rentre bras dessus bras dessous, encore secouées de rire. Je n'aurai jamais cru qu'un coming-out puisse être aussi drôle.

J'ai 22 ans.

Je retrouve mes ancien-ne-s ami-e-s de prépa. On se raconte combien on s'est manqué l'année passée, les études, le travail, les histoires. L'un d'eux : « Et toi, t'as eu des histoires avec des garçons cette année ? »

Moi (par pur réflexe) : Pourquoi ça serait forcément qu'avec des garçons ? Mon pote (qui est gay, et qui a mis des années lui aussi à nous faire son coming-out) me regarde, et il y a cet échange informulé, plein de tendresse et de complicité, parce qu'il est passé par là avant, qu'on se comprend sans rien dire. Puis, il me demande doucement : « Oh, il y a du coming-out dans l'air ? »

Je respire un grand coup, et je réponds : « Bah... oui ». Il se lève pour me serrer dans ses bras. Les cinq autres autour qui ont suivi la conversation se lèvent à leur tour, je me retrouve prise au milieu d'un câlin géant, et d'un tourbillon de joie et d'amour. Chacun y va de son commentaire (« Aaaah, c'est trop cool », « Je suis trop contente », « Alors, elle s'appelle comment ? ») et de son sourire. Je sais que toute cette bienveillance n'est pas tant à propos de mon orientation sexuelle, que de la joie de me voir, après ces années de silence, me décider à partager ça avec eux.

pas systématiques. Souvent, les choses se déroulent dans la sérénité, l'empathie et la sagesse.

Pour ma part, la crainte m'a fait perdre 20 ans pendant lesquels j'ai essayé d'être un homme ! Peine perdue, car nous ne pouvons nier qui nous sommes vraiment. Ce sentiment intrinsèque inexplicable. Faut-il donner une explication à tout ou simplement vivre ? J'ai choisi de vivre et aujourd'hui je crie avec fierté : je suis une femme !

QUAND HOMOSEXUALITÉ RIME AVEC préjugés

Eloïse Malcourant, chargée de communication à la Fédération des Centres de Planning familial des FPS

**« Dans les rapports sexuels homosexuels, l'un-e "fait" la fille, l'autre le mec »,
« Les femmes deviennent lesbiennes parce qu'elles ne plaisent pas aux hommes »,
« Les homos sont plus infidèles que les hétéros ». Dans une société particulièrement binaire et hétéronormée, autrement dit où les couples hétérosexuels constituent la norme, les personnes homosexuelles font l'objet de nombreux préjugés qui se traduisent dans toutes les sphères de la vie quotidienne et sexuelle.**

Alors que l'hétérosexualité est perçue comme « allant de soi », l'homosexualité est souvent représentée de manière stéréotypée et réductrice. Ces nombreux clichés portant sur la sexualité des un-e-s et des autres conditionnent nos manières de penser et de vivre.

QUAND HOMOSEXUALITÉ NE RIME QU'AVEC SEXUALITÉ

La vie des personnes homosexuelles est souvent hypersexualisée, ce qui ouvre la voie à de nombreux préjugés. Par des questions, des allusions ou encore par des blagues ou des critiques, la perception des gays et des lesbiennes se focalise sur leur sexualité, et ce au détriment de tout autre aspect de leur personnalité. Leur sexualité est perçue comme fondamentalement différente de celle des personnes hétérosexuelles et est, par conséquent, stigmatisée. Certaines personnes avancent ainsi que « les homos sont plus libérés sexuellement que les hétéros » ou encore qu'ils sont « plus infidèles que les hétéros ». Il est donc important de déconstruire ces préjugés¹.

QUI « FAIT » LE GARS ? QUI « FAIT » LA FILLE ?

Une autre réflexion très réductrice consiste à considérer que, dans tout couple, il doit y avoir un « homme » et une « femme ». Vu que ce n'est pas le cas dans les couples homosexuels, certain-e-s pensent à tort que l'un-e des partenaires prend le « rôle masculin » et l'autre le « rôle féminin ». Ce stéréotype se rapporte au domaine de la sexualité, mais aussi aux tâches ménagères et aux rôles dans le couple. Ce cliché se reflète à travers des témoignages de personnes homosexuelles tels que celui-ci « Qui fait la bouffe ? Qui fait le ménage ? Qui sort les vidanges ? { ... } Ils nous regardent et ils disent : « Ça doit être toi qui fais ça, parce que c'est toi qui as l'air plus gars »². Dans le domaine de la sexualité, le cliché consistant à avancer que « dans les rapports homosexuels, l'un-e "fait" la fille, l'autre le mec », renvoie aux rapports de domination s'illustrant par l'opposition entre la/le « pénétrant-e » et la/le « pénétré-e ». Or, pour avoir une sexualité épanouie, il n'est

absolument pas obligatoire d'avoir pour partenaire quelqu'un du sexe opposé. Il existe de très nombreuses autres manières de faire l'amour que la pénétration vaginale par le pénis. Chacun-e a ses propres envies et est libre de suivre ses propres codes en matière de sexualité tant que cela se fait dans le consentement et le respect mutuel.

« LES FEMMES DEVIENNENT LESBIENNES PARCE QU'ELLES NE PLAISENT PAS AUX HOMMES »...

... Mais encore : « Tu as eu une mauvaise expérience avec un mec et pour cette raison tu es devenue lesbienne ». Ces nombreuses idées reçues sont clairement basées sur le modèle dominant de l'hétérosexualité. Or, l'homosexualité, l'hétérosexualité, la bisexualité et toutes les autres orientations sexuelles ne sont pas des choix. L'homosexualité n'est pas (nécessairement) liée à de mauvaises expériences hétérosexuelles (sentimentales et/ou sexuelles). Et vice versa ! Les comportements et attitudes homophobes prennent appui sur ce genre de représentations hétérosexistes. C'est

« Ça doit être toi qui fais ça, parce que c'est toi qui as l'air plus gars »

pourquoi, il est primordial de sensibiliser les citoyen-ne-s à ces préjugés dès le plus jeune âge. Cette sensibilisation aux préjugés portant sur les homosexuel-le-s se réalise notamment au travers des animations scolaires et non scolaires portant sur la thématique de la vie relationnelle, affective et sexuelle³. La Fédération des Centres de Planning familial des Femmes Prévoyantes Socialistes (FCPF-FPS) a lancé en 2016 une campagne portant sur la déconstruction

des stéréotypes en matière de sexualité intitulée « Même pas vrai - Faut pas croire tout ce qu'on raconte ». Ce projet déconstruit de nombreux clichés portant, entre autres, sur la sexualité des personnes homosexuelles. Un outil interactif en ligne, un outil pédagogique sous forme de jeu de cartes et un dossier pédagogique ont été créés dans le cadre de ce projet. Plus d'infos sur la campagne « Même pas vrai - Faut pas croire tout ce qu'on raconte » : www.memepasvrai.be.

¹ Ces deux clichés sont déconstruits par la campagne « Même pas vrai - Faut pas croire tout ce qu'on raconte » de la Fédération des Centres de Planning familial des FPS, www.memepasvrai.be.

² CHAMBERLAND L., Stéréotypes et préjugés. Rapport synthèse de recherche, 2007, p. 4, URL : http://homophobie.ccdmd.qc.ca/medias/pdfs/homophobie_stereotype.pdf.

³ Plus d'infos sur la thématique de l'Éducation à la Vie Relationnelle Affective et Sexuelle (EVRAS) : <http://www.planningsfps.be/CPF/animations/Pages/EVRAS.aspx>.



ÊTRE LESBIENNE DANS UNE SOCIÉTÉ PATRIARCALE OU L'INFLUENCE DES CODES HÉTÉRONORMÉS

Anna Métral - Contributrice

LA LESBIENNE ACCEPTABLE

Au début des années 2010, l'humoriste française Océanrosemarie joue sur scène son spectacle « La lesbienne invisible ». Elle y parle des difficultés, en tant que lesbienne utilisant les codes traditionnels de la féminité (robe, décolleté, maquillage, etc.) à s'affirmer comme telle.

Une femme qui porte les cheveux longs et des talons hauts ? Pour beaucoup, cette description ne pourrait jamais être le portrait d'une lesbienne. Elle ne correspondrait pas assez aux stéréotypes associés à LA lesbienne : grosses chaussures, cheveux courts, pantalons larges et chemises en flanelle. Il n'existerait donc qu'un modèle unique ? Et les autres alors, ont-elles le droit d'exister, doivent-elles se justifier, prouver et légitimer leur orientation sexuelle ? Apparemment. Récemment, Océanrosemarie participait au podcast « La Poudre » et revenait sur l'impact de ces représentations dans l'imaginaire collectif, mais elle avait parfois eu l'impression de « desservir la cause » : « *Après mon spectacle, j'ai eu pas mal d'interviews. J'ai compris comment cela pouvait jouer contre ma cause le fait d'être féminine parce que tout à coup je devenais la bonne lesbienne, la lesbienne présentable. On me disait "Toi ça va", en gros ça voulait dire "Toi t'as l'air hétéro donc on te supporte". J'ai commencé à tiquer, j'ai pris peur, je ne voulais pas devenir cette lesbienne de service qui conforte une majorité qui est quand même homophobe et qui me tolère parce que je reste "normative". J'ai donc commencé à radicaliser mon discours.* »

Un paradoxe s'établit alors autour de cette lesbienne qui prend plaisir à se vêtir selon

les codes associés à la féminité. D'une part, on ne veut pas croire qu'elle est lesbienne, mais de l'autre, son orientation sexuelle peut être plus facilement acceptée par la société, car son apparence correspond aux normes de la beauté hétéronormée. Si elle n'est pas trop visiblement « lesbienne », c'est-à-dire « masculine », elle est acceptable, respectable, on parlerait presque de lesbienne idéale.

UNE SEXUALITÉ LESBIENNE NIÉE

Cette pression très forte sur l'apparence physique découle des normes de genre qui dominent notre société, divisant les gens et la façon qu'ils ont de se représenter entre une identité féminine et une identité masculine. Des normes de genre qui agissent comme soutien, moteur et relais du modèle dominant de l'hétérosexualité, et qu'une orientation sexuelle différente vient chambouler.

Cette dichotomie masculin-féminin se retrouve aussi dans les relations de couple et notamment dans la sexualité. Même concernant les relations homosexuelles, l'imaginaire collectif suit un schéma binaire et a une définition extrêmement limitée de ce qu'est la sexualité : un-e dominant-e devant correspondre au masculin, un-e dominé-e devant correspondre au féminin, un-e actif-ve face à un-e passif-ve, un rapport sexuel est défini comme la pénétration d'une femme par un homme. Revient alors cette idée : les lesbiennes ne feraient pas l'amour, ou du moins « pas vraiment ». Toute autre pratique étant rejetée au stade de « préliminaires », la pénétration vaginale par un pénis est considérée comme la seule « vraie » sexualité, l'unique, la légitime, l'autorisée. Pas de pénétration par un

pénis donc pas de « vraie » sexualité entre filles. Cette sexualité lesbienne est niée parce que trop éloignée de ce que la société conçoit comme sexualité, participant à l'invisibilisation du lesbianisme et à sa non-acceptation. Mais doit-on vraiment limiter la définition d'un rapport sexuel à cela ? Ce serait triste. En éclatant ces codes, le champ des possibles s'ouvre alors : comment définit-on un rapport sexuel ? En fonction d'une position, d'une action précise, d'un état de jouissance atteint et atteint par qui ? Commençons par admettre qu'une relation entre deux personnes du même sexe ne répond pas précisément à la logique hétérosexuelle et évitons de la juger en fonction de codes et de préjugés qui ne s'y appliquent pas.

LA DOMINATION MASCULINE DANS LA COMMUNAUTÉ LGBTQI

En parlant de sexisme : où sont les femmes, où sont les lesbiennes ? L'espace public privilégie les hommes, et la géographie sociale de la communauté LGBTQI ne fait pas exception. Allez vous balader un samedi soir aux alentours de la rue du marché au charbon dans le centre de Bruxelles : une marée d'hommes et quelques femmes qui slaloment entre ceux-ci. Outre les bars et saunas permanents, de nombreuses soirées régulières s'y tiennent : Los Ninos, Vicuna, la Démence, la Flash Tea Dance... L'espace virtuel est lui aussi investi et semble bien plus utilisé par la gent masculine. Quelques rares applications réservées aux femmes existent : Brenda, Wapa et majoritairement Tinder. Du côté des hommes, Tinder a aussi sa place, aux côtés de Grindr, Planet Romeo, Hornet, Scruff...



Néanmoins, Bruxelles est bien lotie concernant les événements lesbiens même s'ils restent ponctuels, même si aucun lieu spécifiquement dédié au public lesbien n'existe de façon permanente dans la capitale belge. On peut citer des événements mixtes : Catclub, apéros et soirées Chaudières, festivals Pink Screens et Massimadi... et des soirées (presque) exclusivement pour femmes : M (iii) aou Party, Mon Cul Ta Praline, Velvet 69, Rebellious Dolls, et les festivals Girls Heart Brussel et le L-Festival.

ARRÊTONS DE NOUS EXCUSER

Encore aujourd'hui, l'éducation et la socialisation des filles et des femmes les poussent à réitérer par habitude des comportements qui les minorisent : ne pas occuper l'espace physique ou verbal, moins élever la voix, moins se faire remarquer ; de même, elles intériorisent l'injonction d'être gentille, douce, empathique. Il n'en faut pas beaucoup plus pour se laisser marcher dessus et ne pas

oser répliquer. Trop souvent, la curiosité de certain-e-s se transforme en voyeurisme désinhibé quand il s'agit de femmes. Comment tu couches ? Qu'est-ce que tu fais au lit ? Je peux me joindre à vous ? Stop.

Nous n'avons pas à disséquer notre intimité sous prétexte que notre orientation sexuelle ou notre identité de genre sortent des normes hétérosexuées dominantes. Nous ne sommes pas des curiosités, des attractions, des bêtes de foire, nous ne devrions pas non plus être sur le banc des accusé-e-s. Arrêtons de nous justifier, d'excuser les questions déplacées, d'être constamment compréhensif-ve-s envers les autres.

Avoir une orientation sexuelle non-hétérosexuelle ou définir son genre hors de la binarité masculin-féminin ne devrait plus obliger à passer par un « coming-out », une explication, une déclaration. Il est temps d'utiliser un langage plus inclusif, de ne pas présumer directement de la vie, de la situation d'autres que soi. Il est enfin temps de normaliser l'expérience de chacun-e.

Quand le patriarcat se double de racisme

Il n'y a pas que le sexisme qui réussit à s'immiscer dans le monde LGBTQI, le racisme, lui aussi s'invite bien trop souvent à la fête. Instrumentalisation par l'extrême droite¹, racisme systémique² et invisibilisation des minorités ethnoculturelles sont autant de portes d'entrée sournoises dans lesquelles l'intolérance s'engouffre sans demander son reste. Comme le soulignait Paola Bacchetta, professeure du département des études de genre à l'université de Berkeley, en Californie interrogée par Slate³ « dans les communautés LGBTQ, le problème majeur reste la présupposition qu'il existe, "une identité

queer universelle" qui sert à mesurer et juger la conformité des LGBTQ de couleur à cette identité ». En découle alors un modèle ou l'« homosexualité blanche » est érigée comme une norme pour tous. Face à ce racisme intracommunautaire, de nombreuses initiatives émergent un peu partout. En Belgique, on peut souligner le travail de l'association Merhaba qui défend les LGBTQ appartenant à des minorités ethnoculturelles et le festival des films LGBT d'Afrique et de ses diasporas Massimadi qui redonne de la visibilité à des réalités souvent oubliées. En France, le groupement Lesbiennes Of Color (LOCs) regroupe des féministes lesbiennes

originaires d'Afrique, des Amériques, des Antilles, des Caraïbes, du Moyen-Orient et d'Asie qui questionnent, sans tabou la présence de ces deux invités indésirables dans les mouvement LGBTQI, j'ai nommé le racisme et le patriarcat.

¹ Ce phénomène a très clairement pu être observé après l'attaque homophobe du Pulse à Orlando, lorsque le FN notamment en a profité pour faire des amalgames puants et tenter de mobiliser les voix des lesbiennes, des gays, des bi et des trans, contre les immigrés et les musulmans.

² Reproduction naïve des rapports de domination basés sur la « race » (au sens sociologique)

³ <http://www.slate.fr/story/128672/queers-francais-racismes> « Je pensais que le milieu gay serait épargné par le racisme. J'ai vite déchanté »

F.A.M.I.L.L.E.

Joëlle Sambi Nzeba – responsable communication FPS

F.A.M.I.L.L.E. c'est le film d'une enquête F.A.M.I.L.L.E. est le premier film documentaire de Jessica Champeaux, une enquête assistée (PMA) et la naissance d'un autre regard sur une institution que l'on connaît tous et que l'on appelle F.A.M.I.L.L.E

Alors que votre film « F.A.M.I.L.L.E » s'ouvre sur vos questionnements par rapport à votre désir d'enfant et donc de devenir parent, vous faites le choix de donner à entendre essentiellement la parole des enfants de couples lesbiens. Pourquoi ce choix ?

Bien que mon désir d'enfant, dans l'éventualité d'une famille homoparentale, soit le point de départ du film, une grande partie de mon questionnement par rapport à la question de la procréation médicalement assistée (PMA), des donneurs anonymes de sperme, etc., était plutôt en lien avec une inquiétude sur le bien-être de l'enfant au sein de cette configuration particulière, et un peu nouvelle, qu'est la famille homoparentale. C'est donc de ce fameux « intérêt de l'enfant » que j'avais envie de parler, d'où la présence plus importante d'enfants que de parents. C'est également pour cette raison que j'ai souhaité la parole d'enfants devenus adultes, car ils ont eu le temps de vivre leur expérience et de mettre des mots dessus. Par ailleurs, une chose m'avait frappée au moment où les débats sur l'homoparentalité avaient lieu : un des arguments phares était de parler de l'intérêt de l'enfant pour s'opposer aux familles homoparentales, à la PMA, etc., mais finalement, ces enfants-là, on ne les entendait quasiment jamais. C'était comme un déni de leur existence. Tous les enfants que j'ai rencontrés ont évoqué leur irritation — et c'est peu dire — parce que tout le monde parle en leur nom sans jamais leur demander leur avis.

Le film F.A.M.I.L.L.E. est donc un espace de parole pour ces enfants dont on a beaucoup parlé et à qui on a peu donné l'occasion de s'exprimer.

À qui s'adresse le film F.A.M.I.L.L.E ? À quels publics l'avez-vous destiné ?

Ce que je peux dire c'est que tout au long du montage, tout particulièrement, j'ai fait très attention à adresser mon film au public le plus large possible. Je voulais avant tout m'adresser aux personnes qui n'ont pas dans leur entourage des familles homoparentales ou qui n'ont pas nécessairement l'occasion d'aborder ce sujet dans leurs conversations. C'est une des raisons pour lesquelles il y a de l'humour dans ce film. On m'a encouragée à le faire aussi parce que, par moment, le sujet amenait des concepts un petit peu « intellos » ou complexes. Et distiller ça-et-là de l'humour permettait de mettre de la légèreté dans des débats passionnés et très tendus.

Documenter le choix qu'ont fait certaines familles homoparentales lesbiennes d'avoir un ou des enfants et de les élever, c'est une approche, un parti pris éminemment politique. Quelles évolutions, leçons, etc. en avez-vous retirées d'un point de vue personnel ? Et d'un point de vue politique ?

Je me place d'un point de vue personnel, comme je l'annonce au début du film. C'est aussi important pour moi éthiquement d'être très claire par rapport au fait que j'ai une subjectivité par essence irréductible. Si se poser ces questions et aller rencon-

trer ce monde est un acte politique, c'est malgré moi et ça raconte peut-être plus de choses sur mon environnement que sur moi. Quand j'embrasse un homme ou une femme à une soirée, je n'ai aucune intention de faire de la politique ! Et si c'est un acte politique, c'est bien là le problème...

En ce qui concerne mon évolution, je peux dire qu'au départ j'étais assez ignorante et même plutôt pleine d'inquiétudes concernant l'éventualité de fonder une famille homoparentale. Au fur et à mesure du film, ces idées négatives se sont effondrées. Je me suis rendu compte qu'en réalité, les questions que j'avais et que je pouvais me poser dans le cadre d'un couple lesbien étaient similaires à celles que je me poserais si je décidais de faire un enfant avec un homme. En réalisant « F.A.M.I.L.L.E », en rencontrant les familles homoparentales, ce qui a surgi et qui m'est apparu primordial, ce n'était pas tant de savoir si je voulais fonder une famille avec un homme ou avec une femme, mais de répondre à des questions plus fondamentales : qu'est-ce qui fait famille ? Qu'est-ce qui fait l'absence de famille ? Est-ce le lien génétique ? Le vécu partagé ? Les expériences communes ? Finalement, cette étude de la famille homoparentale m'a donné de nouveaux outils pour regarder la famille en général avec un peu plus de distance en y dégageant certains angles morts.

Des projets d'avenir ?

J'aimerais bien partir en vacances ou aller manger une glace, ce sont mes projets d'avenir dans l'immédiat (rires).



F.A.M.I.L.L.E. a été produit par Larsens Productions.

Comment a germé le projet Larsens Productions ? Et pourquoi ce nom ?

Hélène Pigeard-Benazera : Les origines du projet remontent assez loin dans le temps, l'envie est venue, j'étais encore à l'université et faisais de la recherche en cinéma et Gender Studies. Lorsque je me suis installée à Bruxelles, en 2011, Larsens a d'abord prit la forme d'un festival transdisciplinaire dans le but de diffuser des œuvres et des artistes qui proposaient des réflexions sur les normes genrées et sexuelles. Fort de 4 jolies éditions à succès, il y avait tout ce temps en latence un second enjeu très important pour moi, au-delà de l'événement ponctuel que j'installais temporairement dans un espace à destination d'un public, offrir un cadre et une politique innovante aux artistes dont le travail me parlait. Une manière pour moi de me présenter à elles avant qu'elles ne souhaitent éventuellement me faire confiance pour aller plus loin dans une dynamique cette fois de développement et d'accompagnement de leurs projets, en d'autres termes : en production. D'affinités très particulières avec quelques auteur.e.s ont été initiés de premiers projets, c'est

beaucoup de travail surtout avec nos emplois sur le côté et, Il y a deux petites années, j'ai eu le grand plaisir de m'associer à Jeanne Humbert avec qui j'avais eu l'occasion de travailler par ailleurs sur Baden Baden de Rachel Lang. Pour le nom, c'est assez simple, on dit d'un larsen qu'il est l'effet produit lorsque vous placez un émetteur amplifié proche d'un récepteur. En règle générale ces sons produits sont considérés comme parasites, mais à y regarder de plus près, certains en on fait des choses grandioses ! Voyez y une métaphore doublée d'une réappropriation.

FAMILLE est le dernier film que vous avez produit, quelles sont les raisons d'un tel choix ?

Jeanne Humbert : Pour moi qui ne fais pas partie du milieu LGBT, ce projet m'a ouvert les yeux sur toute une série de problématiques que le film aborde et dont je ne connaissais pas vraiment les tenants et aboutissements. Avec ce projet, j'ai donc beaucoup appris et il m'a semblé important qu'un film comme cela puisse exister afin de partager l'expérience que j'avais pu faire à la lecture de son traitement. Ce sujet n'ayant jamais été abordé dans un documentaire de création, il était pour moi essentiel de le produire et correspondait tout à fait à ma démarche de productrice

: pouvoir questionner les débats contemporains et les faire évoluer dans un contexte en lien direct avec l'actualité. J'aime l'idée que ce film remette en cause les raisons mêmes des « manif pour tous » qui ont eu lieu en France, qu'il aille chercher plus loin leur origine et permette ainsi de déplacer les problématiques maintes fois soulevées, pour y apporter d'autres réponses. HPB : Pour moi, c'était évident dès la première lecture : le sujet est passionnant et nécessaire. J'aimais aussi la manière dont la réalisatrice s'inclut au « Je » dans le traitement, ce n'était pas un reportage sur les enfants issus de PMA dans le cadre d'unions homosexuelles. Jessica Champeaux soulève en guise de point de départ des problématiques qui touchent au personnel, à l'intime et en fait une belle proposition à l'usage d'une collectivité. Enfin, plus généralement pour Larsens Productions, c'était parfait, nous avons finalisé cette année nos 3 premiers projets : un court-métrage de fiction *Passée L'Aube*, une très courte fantaisie expérimentale *SHIFT* et *F.A.M.I.L.L.E.*, un long métrage documentaire, cela démontre dès le départ que Larsens Prod ne se cantonne pas à un genre, le fil rouge est ailleurs !

Lire l'intégralité de l'interview sur WWW.FEMMES-PLURIELLES.BE



Interview

LUDOVIC-MOHAMED ZAHED ÉTRANGER EN ISLAM

Querelle DELMAS, Christine GORCE, Muriel GUIGUE Sud Education 13

Marseille, vendredi 2 octobre 2015. Docteur en sciences humaines (anthropologie, psychologie), théologien et imam gay de la première mosquée inclusive de France (et d'Europe) à La Goutte d'Or, Ludovic-Mohamed Zahed revient sur le parcours personnel et intellectuel qui a forgé son engagement : briser les enfers dogmatiques qui empêchent la libre coexistence des spiritualités et des sexualités.

“ÊTRE LES IMAMS DE NOTRE DESTINÉE”

Tout a commencé dans les années 90, lorsqu'il contracte le VIH. À Paris, à Marseille, Ludovic-Mohamed Zahed se heurte à la séropobie du milieu gay : " C'était : Ah, t'es séropo ? ok, next... Du sérotriage, au sens propre. " Plutôt que d'en pâtir il décide d'en faire une force et de s'engager : en collaboration avec AIDES, puis en fondant une association pour les jeunes séropos, et plus tard en rencontrant dans le monde entier les "enfants du Sida" qu'il voit confrontés à un rejet encore plus cruel, injuste et injustifié. À cette époque-là, et depuis qu'il a quitté l'Algérie (durant la guerre civile en 1995) il vit en athée. Traces d'une expérience salafiste qu'il a rejetée en bloc, l'islam compris : "mais il me manquait quelque chose, une inspiration, une éthique de vie, quelque chose que j'avais connu quand j'étais adolescent mais qui avait été envahi par le fascisme et le dogmatisme." En se tournant vers le bouddhisme lors d'un voyage au Tibet, il découvre que la misogynie et l'homophobie sont dans toutes les religions : "Les bouddhistes, certains bouddhistes vous disent, même si ça n'est marqué nulle part : les femmes, si elles se sont réincarnées en femmes c'est qu'elles ont un mauvais karma, un jour si elles ont de la chance, ce sera des hommes. Dans une autre vie". Et pareil pour l'homosexualité : c'est contre-nature, etc." Pourquoi en ce cas se convertir à une autre religion ? Le problème ce n'est pas telle ou telle religion, c'est bien plutôt "que des discriminations soient justifiées à travers une ou des traditions spirituelles qui sont censées être universalistes, humanistes et égalitaires". Face à cette contradiction il reprend ses études et entreprend à l'EHESS un doctorat sur "Islam et homosexualité". En 2010, il fonde HM2F (Homosexuels musul-

mans de France), une association dont le projet est de discuter et mettre à plat ces problématiques. Une organisation laïque, a priori, dans laquelle les uns et les autres ont de plus en plus de peine à mettre de côté leur pratique religieuse. Et c'est ainsi que peu à peu émerge l'idée de fonder une mosquée inclusive en France...

Ludovic-Mohamed, comment peut-on être imam et homo militant ?

Ludovic-Mohamed Zahed - Petit à petit, à HM2F, on s'est rendu compte que les gens étaient de plus en plus pratiquants, des gens qui s'isolaient dans nos réunions pour pratiquer - moi aussi d'ailleurs. Ça ne pose pas de problème mais ça pose question : qu'est-ce qu'on fait du religieux, dans une association qui n'a pas vocation à traiter du religieux ? Qui traite des discriminations certes, mais pas du religieux. Et donc au bout d'un an on fait un conseil d'administration, je m'en souviens très bien, en janvier 2012. On parle de ces mosquées inclusives qui existent déjà aux États-Unis, en Afrique du Sud, en Indonésie, plus grand pays musulman au monde, avec une mosquée tenue par des personnes transsexuel-le-s. En juillet 2012, je participe à une conférence de musulman.es progressistes à New York, on invite l'imam Ani Zonneveld, une femme d'origine malaisienne mariée à un Hollandais aux États-Unis, à Los Angeles, qui gère cette mosquée inclusive à l'époque. On organise régulièrement des conférences CALEM*, et de là on décide de fonder une nouvelle association, soeur de HM2F, MPF (ou Musulmans progressistes de France) pour traiter de cette question de la spiritualité de manière inclusive. Et donc c'est comme ça que je suis désigné par une communauté, de manière laïque et démocratique, comme imam. L'un



LA CHARIA EST UNE VOIE, PAS UNE LOI

Qu'est-ce que vous répondriez aux gens qui disent que vous arrangez la religion à vos fins ?

des imams, parce que je ne veux pas être le seul. Je ne veux pas reproduire le dogme, l'élitisme, le cléricalisme, je veux qu'on soit les imams de notre destinée, et qu'on s'enseigne les uns aux autres la façon de lutter contre ces discriminations, depuis l'intérieur de notre tradition spirituelle. Donc c'est comme ça qu'on devient imam en ayant été, peut-être pas militant, mais citoyen engagé, oui. "Militant", on me l'a beaucoup reproché : à l'ENS j'ai pu faire mon master mais pas mon doctorat parce que ça posait problème, on m'a foutu limite dehors. Et puis c'est quand même emprunté au vocabulaire ecclésial, c'est quand même un peu "militaire", les armées du Christ, tout ça... (rires) Je préfère "citoyen engagé".

Qu'entendez-vous par 'Islam inclusif' ou 'éclairé' ? Qu'est-ce qui dans la religion musulmane vous semble l'autoriser ?

L-M.Z - Inclusif veut dire : on inclut tout le monde, on n'exclut personne.

Car comme je le dis dans mon livre Le Coran et la Chair, dans beaucoup de discours aujourd'hui, il y a en fait une forme de schizophrénie qui consiste à dire : "Oui, l'Islam c'est la paix, c'est l'amour universel sauf pour untel, untel, untel..." Et après ils ne se retrouvent qu'entre eux. Et c'est le problème du monde arabo-musulman aujourd'hui où les sociétés s'écroulent sur elles-mêmes, où il n'y a plus de projets politiques mais que du fascisme, qui exclut par la force. Cela fait que des minorités sont discriminées, que ce soient les femmes, les homos ou des ethnies... Cette réflexion est nécessaire chez les musulman.es aujourd'hui. D'une manière générale, avant, les ecclésiastiques ou les commerçants constataient que chez les musulmans l'homoérotisme était accepté. Maintenant c'est l'inverse. Dans les questions d'émancipation des arabo-musulmans, ce qui pose problème c'est ces minorités. L'islam comme religion pour moi dit au contraire : "Nulle contrainte en religion" (Sourate 2, verset 256). Or est-ce qu'il y a une plus grande contrainte que de demander à quelqu'un de renoncer à sa sexualité ?

L-M.Z - J'ai eu encore, en Belgique, la semaine dernière, une jeune femme lesbienne d'origine pakistanaise, torturée depuis des années entre sa religion et sa sexualité, qui me dit : "oui d'accord, je comprends tout ce que tu me dis, je trouve que c'est convaincant, le fait que dans le Coran les hommes de Loth c'étaient des violeurs, des idolâtres et que ça n'a rien à voir avec l'homosexualité". Et en effet le Prophète accueillait des "mukhanathun", des hommes androgynes, efféminés, limite transgenres, qu'il défendait contre l'homophobie et la transphobie, ça ce sont des hadiths, des traditions qui sont dans tous les bouquins musulmans. "Mais, m'a-t-elle dit, j'ai l'impression quand même que tu arranges la religion pour qu'elle te convienne". Mais tout le monde fait ça, tout le monde comprend la religion à son niveau, et c'est ce qu'il faut faire. Le problème c'est quand les gens le font à des fins idéologiques. Moi ce n'est pas pour discriminer qui que ce soit, je le fais pour comprendre quel est le message, si c'est vraiment un message religieux universaliste, humaniste, égalitaire. Comment est-ce qu'on peut comprendre ce message autrement qu'en incluant tout le monde dans la religion ? Il y a un moment où il faut être juste cohérent, et ne pas se complaire dans la dissonance cognitive. La religion, ça doit être quelque chose qu'on décide, ça doit être quelque chose de démocratique, ce n'est pas une loi. Les imams qui vous disent comme l'imam Tareq Oubrou, de la mosquée de Bordeaux : "ah le glaive de la République (une référence biblique) est au-dessus de tous les autres". Non, il n'y a qu'un glaive, il n'y a pas un glaive qui est au-dessus de tous les autres : l'islam ça n'est pas une loi, la chariah c'est une voie, "chariah" signifie "voie" en arabe, une voie sur laquelle il faut progresser, spirituellement, humainement, éthiquement. C'est pas une loi, c'est pas

un code civil. On est dans des sociétés laïques où il n'y a qu'une loi, c'est la loi qu'on décide ensemble, celle de la res publica, le reste c'est une inspiration, un idéal vers lequel il faut tendre. Ça aussi je le décris dans Le Coran et la chair. Les théologies chrétiennes de la Libération développent ça depuis 50 ans : Il y a peut-être une primauté historique et éthique de l'idéal spirituel, mais ce qui prévaut avant tout dans nos sociétés laïques, c'est la loi qu'on a décidé d'établir entre nous. Et même dans le Coran il y a tout un tas de versets qui disent que la loi évolue en fonction des gens, que la spiritualité c'est autre chose, c'est très clair, qu'il y a une différence même dans l'islam, entre la charia, et le "fiqh". Le "fiqh" c'est la compréhension de la loi, du message. La compréhension, l'application, c'est humain, et non spirituel.

LES MINORITÉS, AVANT-GARDE DES RÉFORMES SOCIÉTALES

En 2014, vous avez marié deux femmes iraniennes à Stockholm. Est-ce concevable en France ?

L-M.Z - On l'a déjà fait il y a encore trois semaines, entre deux lesbiennes à Béziers, une chrétienne pratiquante et l'autre musulmane pratiquante. Et il y a quelques temps entre des hétéros aussi. Les minorités sont à l'avant-garde des réformes sociétales, comme le dit Serge Moscovici, père de la psychologie sociale en France. Elles ne demandent rien de particulier, elles demandent seulement de réformer le droit en fonction du bien-être de l'ensemble des individus, de la collectivité. Or les minorités qui se drapent derrière le manteau de la majorité, comme les conservateurs hétérosexuels, blancs, riches, catholiques, veulent décider pour tout le monde. Ils vont discriminer les autres pour des raisons idéologiques. Au contraire, les minorités discriminées, par leurs revendications, font évoluer le bien-être de tous.

Cette interview est parue initialement dans le deuxième bulletin de la commission Genres & Solidarités de l'Union syndicale Solidaires en décembre 2015

LA REPRÉSENTATION DE L'HOMOSEXUALITÉ DANS LES MÉDIAS

Marie-Anaïs Simon – chargée de communication FPS

Une courte apparition dans le remake de *La Belle et la Bête*¹, une autre dans *Le monde de Dory*, des séries comme *Sense8*, *Orange is the New Black* ou *Game of Thrones* qui proposent une meilleure représentation, mais surtout *Moonlight* qui gagne l'Oscar du meilleur film et 120 battements par minutes le Grand Prix à Cannes. Et si l'homosexualité commençait à être mieux représentée dans les productions audiovisuelles ?

Impossible de le nier aujourd'hui, les médias influencent notre vision du monde et nos interactions avec celui-ci². Lorsque les réalisateurs et réalisatrices décident de montrer l'homosexualité à l'écran, ils ont un impact sur la manière dont cette réalité est perçue par leur public. Évidemment, nous, spectateurs et spectatrices, ne considérons pas bêtement tout ce qui est dépeint dans nos séries ou films préférés comme des vérités absolues ! Par contre, ce que nous visionnons se confronte, même inconsciemment, à nos représentations mentales. Ainsi, notre manière de concevoir l'homosexualité peut évoluer si on se trouve confronté-e-s à un univers médiatique présentant des personnages homosexuels variés, intégrés socialement, et qui ne sont pas uniquement définis par leur orientation sexuelle... L'amélioration des représentations de l'homosexualité dans les films et séries impacte donc directement l'évolution des mentalités.

L'ÉVOLUTION DE LA REPRÉSENTATION DES HOMOSEXUALITÉS

Dans les années 50, le modèle familial hétérosexuel était roi. Dans un contexte de reconstruction d'après-guerre, toute représentation d'une sexualité qui ne serait pas uniquement vouée à la reproduction était très mal vue. La censure limitait donc strictement l'expression de

la culture gay. Des outils comme le code Hayes, un code de bonne conduite suivi par 10 grands studios d'Hollywood, indiquait ainsi le contenu que l'on pouvait ou non montrer (nudité, prostitution, naissance d'un enfant et, évidemment, homosexuels, étaient largement bannis). Cette époque voit alors fleurir un second niveau de lecture et des sous-entendus plus ou moins évidents dans des films comme *Ben Hur* ou *Rebecca*. L'homosexualité n'y est pas clairement montrée, mais elle est par contre facile à voir pour ceux qui la cherchent.

Ce n'est qu'à partir de la fin des années 70 et le début des années 80 que l'on commence véritablement à voir apparaître des personnages ouvertement gays dans le cinéma. Après avoir été dépeints comme dangereux et sombres, les hommes homosexuels sont de plus en plus présentés comme des « folles », des gays maniérés et inoffensifs. Ceux-ci sont généralement cantonnés à des rôles mineurs et servent souvent de ressort comique. Par ailleurs, il est récurrent que l'homosexualité soit utilisée comme une insulte (pas assez viril pour un « vrai » homme, une femme osant repousser les avances d'un homme...). L'image que l'on donne à voir des homosexuel-le-s reste à l'époque donc de l'ordre de la raillerie et de la caricature. Les premières séries gays (*Queer as Folk*, *L World*, etc.) apparaissent à la fin des années 90 et au début des années 2000 et

proposent enfin plus de diversité dans la représentation de la communauté LGBT. Depuis la fin des années 2000 et le début des années 2010, les films et séries ont suivi ce mouvement et commencé à dépeindre des personnages plus complexes, moins caricaturaux, en les intégrant à l'intrigue comme des personnages parmi d'autres. Par ailleurs, les célébrités affirment plus souvent et plus tôt leur homosexualité, comme Ellen Page lors de la conférence « Time to Thrive » en 2014.

LES DÉFIS ACTUELS

Si la représentation des homosexuel-le-s dans les films et séries semble s'être largement améliorée, la situation est encore loin d'être idéale. En 2017, dans son 5^e rapport « Studio Responsibility Index »³, l'association GLAAD⁴ soulignait qu'en 2016 encore, Hollywood restait très mauvais dans sa représentation de la communauté LGBTQ. L'enquête révèle que sur les 125 films observés, seuls 23 incluent des personnages identifiés comme gays, lesbiens, bisexuels et/ou transgenres, ce qui représente 18,4 %. Sur ces 23 films, près de la moitié donnent moins d'une minute de temps d'écran à ces personnages. Par ailleurs, ces personnages sont majoritairement des hommes blancs⁵.

Plus proche de chez nous, dans un rapport sur la représentation médiatique de l'homosexualité en fédération Wallonie-Bruxelles, le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel soulignait



que les films où les personnages homosexuels ont un rôle principal, ou sont simplement indispensables à l'intrigue, restent très rares. Ce rapport met également en avant le fait que les stéréotypes des années 80 subsistent encore en restant souvent les ressorts d'un humour douteux alimentant des représentations négatives voire des injures dans certains films et certaines séries d'aujourd'hui. Ce constat était partagé par GLAAD qui pointait du doigt les comédies comme étant les principaux vecteurs de ces clichés. Heureusement, à côté de ces vieux travers, la télévision, le streaming et le cinéma indépendant commencent à montrer que d'autres représentations sont possibles et qu'elles trouvent un public avec des succès comme les séries *Sense8*, *The Fosters*, *Greys Anatomy* ou *Orange is the new black* et les films *Moonlight*, 120 battements par minute ou *La Vie d'Adèle*. Aujourd'hui, tout comme il n'y a pas une homosexualité, les représentations dans les médias se diversifient : tantôt extrêmement novatrices et libératrices, tantôt plus caricaturales et problématiques ; à nous maintenant de faire la part des choses et de consommer nos médias intelligemment, même lorsqu'il s'agit de divertissements.

Pour aller plus loin :
Analyse FPS
 « Gros plan sur l'homosexualité féminine dans les films et séries »
 2011 - Noémie Van Erps

¹ Même si le personnage de Lefou est très caricatural, il reste le premier personnage de Disney à être ouvertement gay

² L'impact de l'image sur la perception et transformation des représentations mentales – Carmen Compte - 2013

³ Etude sur les représentations LGBTQ dans les films des 7 plus gros studios d'Hollywood : Disney, Lionsgate, Paramount, Sony, Universal et Warner Brothers <https://www.glaad.org/sti/2017>

⁴ Gay and Lesbian Association against diffamation »

⁵ Dans 83% des films ayant des personnages LGBT, il y a des hommes gays 68% des personnages LGBT sont blancs

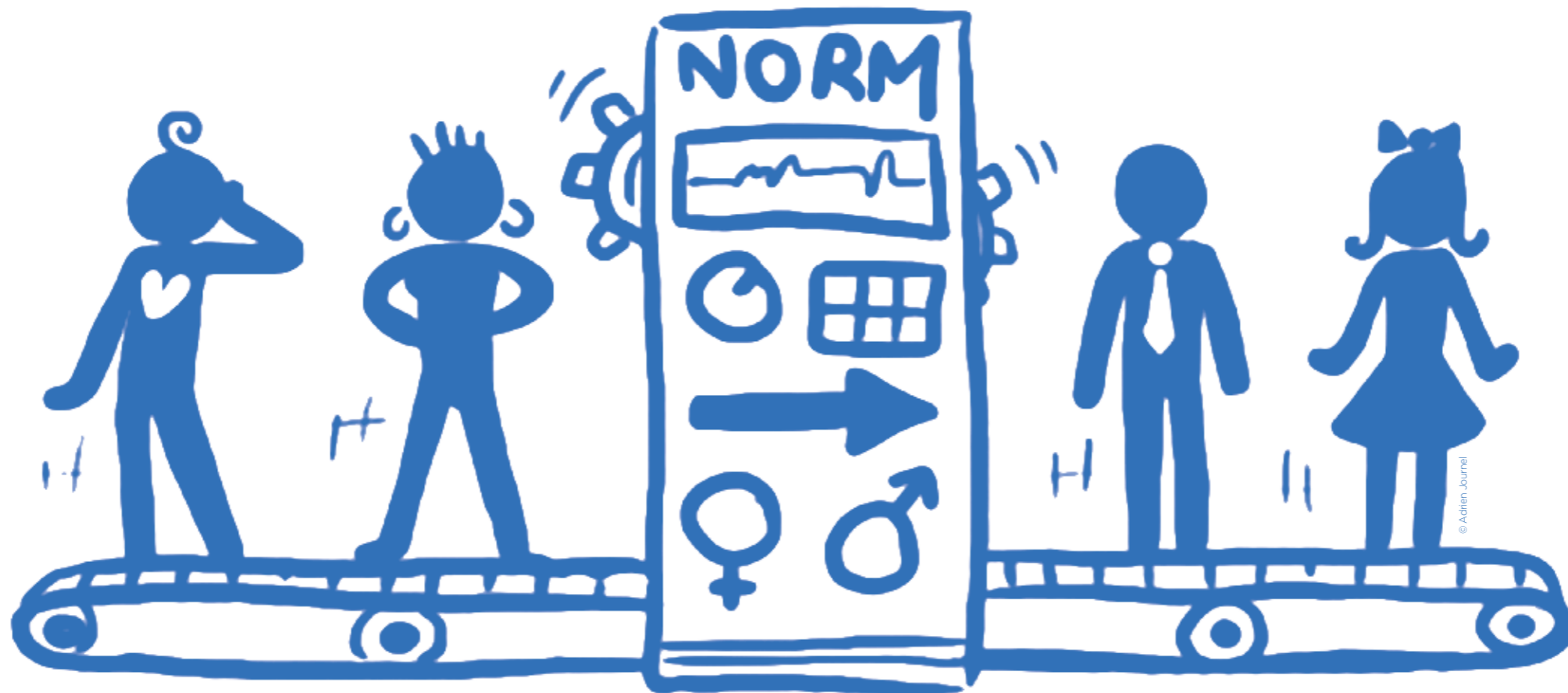
Homonormativité :

DU PLACARD À L'ARMOIRE

Maxence, pour les CHEFF

L'homonormativité c'est le phénomène de normalisation qui établit de nouveaux standards au sein même de la communauté homosexuelle, mais en imitant le modèle hétérosexuel. Ce concept dénonce une certaine forme de hiérarchie qui valorise les personnes homosexuelles se fondant le mieux dans la société hétérosexuelle.

« Homonormativité »... Derrière ce terme ésotérique se cache un sentiment que nous avons déjà presque tou·tes expérimenté au moins une fois dans notre vie : le désir d'être « normale », d'être acceptée, malgré notre différence. Ne pas paraître trop masculine si l'on est lesbienne, pas trop féminin, si l'on est gay. Surveiller sa tenue, ses gestes et son timbre de voix pour s'assurer que ça ne se remarque pas. Trouver l'Amour, le vrai, celui avec un grand A, et faire un beau mariage. De manière plus pernicieuse, ce désir nous a parfois poussé à chercher à nous démarquer des « mauvais·es » LGBTQI. Bien montrer qu'on n'est pas une folle ou une camionneuse et trouver que, quand même, c'est un peu de leur faute, l'homophobie. Les tolérer en tant qu'am·e·s, mais jamais en tant qu'amant·e·s, ou alors juste un soir, un peu honteusement. Se distancier au maximum des personnes transgenres, nous on aime juste les personnes du même sexe, on n'est pas comme « ces gens-là ». Penser que la Pride donne une mauvaise image de nous, que les associations LGBTQI sont trop extrémistes et font pire que mieux. Renier le « communautarisme », de peur d'être assimilée à sa communauté. Juger celles et ceux qui enchaînent les



coups d'un soir, les saunas, les backrooms, parce que ce n'est pas sérieux et qu'on n'est pas comme ça, nous, il ne faut pas nous mettre dans le même panier. D'ailleurs, s'ils venaient à attraper des IST ou le SIDA, ce serait un peu leur faute, ils n'avaient qu'à se montrer plus responsables. L'homonormativité, c'est tout ça et il semble évident que ce genre d'attitudes ou de pensées ne peuvent mener qu'au rejet, qu'à la création d'une minorité au sein de la minorité, ce qui est déjà le cas. Une des limitations les plus frappantes dans la quête de la normalité est celle du genre. Les discours actuels, considérés comme progressistes, autour de l'homosexualité tendent à gommer au maximum les différences entre homos et hétéros. On essaye de faire comme s'il était toujours impossible de deviner l'orientation sexuelle, tout en insistant bien que les « folles » et les « camionneuses » ne représentent pas la totalité de la communauté. Souvent, cela va même jusqu'au rejet le plus total, l'agacement, voire le mépris des personnes trop efféminées ou trop masculines. Et c'est là l'essence du problème de l'ho-

monormativité : le rejet de la différence au sein de la différence. La volonté de paraître respectable aux yeux d'une société aux normes sexuelles et genrées encore strictes, qui peut nous pousser à nous distancier des gens qui nous rappellent une différence que l'on partage. L'exemple paroxystique de cet état d'esprit est une pétition qui avait circulé il y a peu et qui portait le charmant nom de « Drop the T ». L'objet de ce document était de se débarrasser du T de transgenre dans LGBT, arguant, en résumé, que les homos et bi·e·s n'avaient rien à voir avec les personnes transgenres et que ces dernières donnaient une mauvaise image du mouvement. Aussi extrême que soit cet exemple, il n'est pas si éloigné du mode de pensée de celles et ceux qui, faisant partie de la communauté LGBTQI, estiment que les droits des personnes transgenres ne sont pas une priorité, alors que c'est tout le contraire. Les personnes séropositives ont également fait les frais de cette homonormativité. Le SIDA était d'abord vu comme une maladie ne touchant que les gays, d'où son premier nom de « gay cancer » puis de « gay rela-

ted immune disease » (maladie immune liée aux gays). Si cela est évidemment faux, les homos ayant des relations avec d'autres homos (HSH) restent néanmoins disproportionnellement plus touchés par le SIDA. Plutôt que de s'intéresser à la pluralité des raisons biologiques, sociologiques et comportementales qui expliquent cet état de fait, la réaction homophobe fut d'associer définitivement cette maladie aux HSH et à trouver des explications telles que « les homos couchent tout le temps et avec n'importe qui ». Malheureusement, une réponse homonormative a fini par émerger : « Non, les homos ne couchent pas tout le temps et avec n'importe qui », mettant de facto à l'écart ceux qui mènent une vie sexuelle plus active et/ou avec plus de partenaires. Pire encore, s'ils attrapaient le VIH, ce serait de leur faute et les personnes séropositives seraient alors perçues comme menant une vie dissolue. Par conséquent, le problème bien réel de l'épidémie de VIH chez les HSH a parfois été minimisé, voire nié afin de ne pas stigmatiser les HSH et les séropositifs, mis de côté. Pour conclure cet article, je tiens à préciser que lutter contre l'homonormativité ne revient pas à rabaisser le mariage homosexuel, l'adoption, la monogamie, qui n'ont rien de mal et qui conviennent à nombre de personnes LGBTQI. L'objectif de cette critique est de faire en sorte que cette voie plus traditionnelle ne devienne pas la seule voie valorisée, car cela se ferait aux dépens d'autres manières de vivre sa sexualité et ses relations, aux dépens des personnes transgenres ou avec une expression de genre atypique, aux dépens, en somme, de la pluralité de notre communauté. Car notre drapeau n'est pas unicolore. Il est arc-en-ciel.

Les CHEFF, c'est une organisation de jeunesse regroupant six cercles étudiants dont les membres sont des jeunes lesbiennes, gays, bisexuels, trans., queers, intersexués et hétéros friendly. Cette organisation publie un trimestriel, appelé « la revue Rédac' CHEFF » que l'on vous recommande chaudement !

Cet article, initialement publié sur www.lescheff.be est disponible en intégralité sur www.femmes-plurielles.be.



Petit carnet d'adresse DES ASSOCIATIONS LGBTQI EN BELGIQUE

En Belgique, de nombreuses associations travaillent autour des questions LGBTQI. Vous désirez vous impliquer ou vous informer ? Voici quelques adresses utiles. Retrouvez également toutes les informations sur ces associations sur le site www.ettoitescase.be dans la rubrique contact.

▶ LES MAISONS ARC-EN-CIEL

En plus d'être des espaces d'accueil pour les associations LGBTQI, les maisons Arc-en-ciel fournissent une aide sociale, juridique et psychologique pour les personnes éprouvant des difficultés à vivre leur orientation ou leur identité sexuelle. Elles ont également un rôle militant : elles mènent avec des actions pour l'égalité des chances et exercent un rôle d'information par rapport aux droits des LGBTQI. Elles proposent aussi des services d'aide d'autres associations de terrain des environs.

▶ **Rainbowhouse Brussels :** fédération bruxelloise des associations LGBTQI
Tél. : +32 (0)2 503 59 90
info@rainbowhouse.be
www.rainbowhouse.be

▶ **Arc-en-ciel Wallonie :** fédération wallonne des associations LGBTQI
Tél. : 04 222 17 33
courrier@arcenciel-wallonie.be
www.arcenciel-wallonie.be

▶ **Maison Arc-en-ciel de Liège - Alliage :** Tél. : +32 (0)4 223 65 89 — courrier@alliage.be — www.alliage.be

▶ **Maison Arc-en-ciel de la Province de Luxembourg :** en semaine : 063 41 20 11 ou 061 22 50 60 ou 0471 49 80 53, WE et soirées : 0476 26 81 43
courrier@lgbt-lux.be www.lgbt-lux.be

▶ **Maison Arc-en-ciel de Mons**
Tél. : +32 (0)65 78 31 52
info@mac-mons.be
www.mac-mons.be

▶ **Maison Arc-en-ciel de Namur**
Tél. : +32 (0)81 22 85 52 — info@cgl.n.be — www.cgl.n.be

▶ **Maison Arc-en-Ciel du Brabant wallon :** Tél. : +32 (0)10 42 06 43 — macbrawa@gmail.com

▶ **Maison Arc-en-Ciel de Verviers - Ensemble autrement :** Tél. : +32 (0) 495 13 00 26 — contact@ensembleautrement.be — <http://www.ensembleautrement.be>

▶ GENRES PLURIELS

Genres Pluriels est une association œuvrant au soutien, à la visibilité, à l'amélioration des droits et à la lutte contre les discriminations qui s'exercent à l'encontre des personnes transgenres/aux genres fluides et intersexués. C'est à la fois une structure d'accueil et de soutien pour ce public et son entourage, mais aussi une plateforme de sensibilisation, d'information, de formation, d'action, de vigilance, de recherche. L'association organise également le *Pink Screen Festival*
▶ Tél. : +32 (0) 487 63 23 43 — contact@genrespluriels.be — www.genrespluriels.be

▶ HÉMÉRA

L'asbl Héméra est une association qui œuvre à l'accompagnement des personnes transgenres et leur entourage. Héméra travaille en réseau avec un panel de représentants médicaux et paramédicaux (gynécologues, chirurgiens, psychologues, psychiatres, pédiopsychiatres, sexoanalystes, endocrinologues, orthophonistes, etc.)

▶ Tél. : 0484/92.43.35 - 0495/70.51.35 — asblhemera@outlook.be

▶ IDENTITÉS DU BAOBAB

L'association organise le festival des films LGBT d'Afrique et de ses diasporas, Massimadi en mai.

▶ TELS QUELS

Tels Quels est une association de lesbiennes, de gays, de bisexuel-le-s et de transgenres, créée par eux pour accueillir, écouter, informer, réorienter, aider à s'épanouir toute personne concernée directement ou indirectement par l'homosexualité, préoccupée par son orientation sexuelle ou par son identité de genre. Cette association est présente à Bruxelles et en Wallonie.

▶ Tél. : +32 (0)2 512 45 87 — info@telsquels.be — www.telsquels.be

▶ LES CHEFF

Organisation de jeunesse qui rassemble des jeunes LGBTQI de Belgique francophone, les CHEFF proposent des animations, formations et outils pédagogiques afin d'informer et de sensibiliser jeunes, professionnel-le-s du secteur jeunesse et de l'enseignement, mais aussi le grand public.

L'organisation fédère 6 cercles étudiants : **C.H.E., CHEL, CHELLN, CHEN, CHEM et IdentIQ**
Tél. : +32 (0)81 84 85 50
info@lescheff.be
www.lescheff.be

▶ **C.H.E — Cercle Étudiant LGBTQI de Bruxelles** — contact@che-ulb.be — www.le-che.be

▶ **CHEL /Jeunes Homos Liégeois-es** — comite@chel.be — www.chel.be

▶ **CHELLN — Cercle LGBTQIA de Louvain-la-Neuve** — cercle.chelln@gmail.com

▶ **CHEM — Cercle Homosexuel Etudiantin de Mons** — cercle.chem@gmail.com

▶ **CHEM - Cercle LGBTQI de Namur** — chen@lescheff.be
IdentIQ — identiq@lescheff.be — www.lescheff.be/identiq

▶ ALTER VISIO

Alter visio est une organisation de jeunesse agréée par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Leurs actions s'articulent autour de 4 axes : l'animation des jeunes, la formation des professionnel-les de la jeunesse et de l'éducation, la sensibilisation et la production d'articles ou d'outils pédagogiques.

▶ Tél. : +32 (0)2 893 25 39 — <http://www.alter-visio.be/>

▶ CRIBLE

Crible propose des animations, des formations et des accompagnements à la réflexion et le travail sur le genre, les stéréotypes de genre avec les enfants, les adolescent-e-s, les jeunes et les acteurs jeunesse.

▶ Tél. : +32 (0) 486 68 02 42
info@cribleasbl.be
www.cribleasbl.be

▶ GRIS WALLONIE

Groupe de bénévoles gays, lesbiennes et bisexuel-le-s formé-e-s à l'intervention dans les écoles pour tenter de démystifier l'homosexualité auprès des jeunes.

▶ Tél. : +32 (0)4 222 17 33 — gris@arcenciel-wallonie.be — www.arcenciel-wallonie.be

▶ ACTIV'ELLES

Association organisant en Wallonie et à Bruxelles des activités sportives et de loisirs pour et par des lesbiennes.

▶ Tél. : +32 (0) 479 013 964
secretariat@activeselles.be
www.activeselles.com

▶ BRUSSELS GAY SPORT

Association ayant pour but de favoriser l'épanouissement personnel et l'intégration sociale des personnes LGBTQI par la pratique d'activités sportives et de loisirs.

▶ Tél. : +32 (0) 496 40 50 90
info@bgs.org — www.bgs.org

▶ EX AEQUO

ASBL de promotion de la santé visant une diminution des nouvelles infections au VIH/sida et des infections sexuellement transmissibles (IST) auprès des hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes.

▶ Tél. : +32 (0)2 736 28 61
info@exaequo.be — www.exaequo.be

▶ MERHABA

Mouvement social qui contribue à l'émancipation, l'acceptation et la participation sociale des personnes LGBTQI appartenant à des minorités ethnoculturelles en Belgique.

▶ Tél. : +32 (0) 483 09 10 07
info@merhaba.be — www.merhaba.be

▶ GENRES D'À CÔTÉ

Association organisant trois activités explorant les sexualités différentes et les modes de vie minoritaires : un café/débat démocratique sur des thèmes liés aux genres (4-5 fois par an), un Cinéclub (tous les premiers jeudis du mois au cinéma Aventure à Bruxelles), le festival Pink Screens (au Cinéma NOVA à Bruxelles).

▶ Tél. : +32 (0) 474 37 50 53
info@gdac.org — www.gdac.org

▶ LALUCARNE.ORG

Association s'intéressant aux liens que les Arts, les Cultures et les Médias entretiennent avec l'Homosexualité.

▶ Tél. : +32 (0) 486 73 27 64 — courrier@LaLucarne.org
www.lalucarne.org

▶ BELGIAN PRIDE

Organisation de la Pride.be, événement à caractère politique et festif mettant en avant l'égalité des droits pour personnes LesBiGay et Trans.

▶ Tél. : +32 (0)2 563 61 29
anne@pride.be — www.pride.be

Solidarité Socialiste

DU SMS À LA SANTÉ

Aurore Schreiber pour Solsoc

Depuis le 13 juillet 2017, un partenariat innovant s'est lancé au Burkina Faso entre une ONG de développement et une entreprise privée. C'est entre ORANGE Burkina, célèbre entreprise de téléphonie mobile, et l'ONG ASMADE, partenaire de l'ONG belge Solsoc, notamment active sur les questions d'accès à la santé et de soutien aux mutuelles de santé communautaire, que la collaboration s'est développée. L'idée était simple, et pourtant, il fallait y penser : désormais, les utilisateurs du service ORANGE pourront, simplement par l'envoi d'un SMS, souscrire à l'assurance santé, et payer leurs cotisations.

UNE SOLUTION POUR AMÉLIORER LA SANTÉ AU BURKINA : LES MUTUELLES DE SANTÉ

Le Burkina Faso est un pays d'Afrique de l'Ouest parmi les pays les plus pauvres de la planète où plus de 40% de la population vit sous le seuil de pauvreté. Le Burkina ne possède pas à l'heure actuelle de système de protection sociale incluant les travailleurs du secteur informel et rural. Ainsi, c'est plus de 90 % de la population burkinabè qui ne bénéficie pas de prestations offertes par les systèmes formels de sécurité sociale. Concernant plus particulièrement la santé, le problème de l'accès à des soins de qualité reste posé pour la plus grande partie de la population : en cause, une couverture sanitaire trop faible, mais également des difficultés pour la plupart des familles à faire face financièrement aux dépenses de santé. Les mutuelles de santé se présentent donc comme la porte d'entrée des couches vulnérables dans le dispositif de protection sociale. « En mettant en place un système d'assurance maladie universelle basé sur la solidarité nationale, tout le monde pourra



accéder à un minimum de soins de santé sans être obligé de payer directement de sa poche au moment où il tombera malade », selon le ministre de la Fonction publique, du Travail et de la sécurité sociale, Vincent Zakané.

UN PROBLÈME, TROP PEU D'ADHÉRENTS ; UNE SOLUTION, FACILITER LES ADHÉSIONS !

Promouvoir les mutuelles de santé fait partie des grands chantiers de l'ONG ASMADE qui accompagne à ce jour 54 d'entre elles. Ces mutuelles de santé ont longtemps été confrontées à des soucis de recouvrement des cotisations et à une faible mobilisation de nouveaux adhérents. À la recherche de solutions pour faciliter la collecte des cotisations et étendre la base de mutualistes, l'ONG ASMADE a signé une convention avec l'opérateur Orange Burkina pour la mise en place d'un service mobile baptisé « Hère » ce qui signifie « santé » en langue bambara.

Pour souscrire au service, nul besoin d'avoir un smartphone dernière génération. Il suffit de taper *447*6# et de suivre les instructions. Soit l'utilisateur adhère à l'assurance santé soit il choisit de recevoir des infos sur un quelconque sujet de santé.

Ce système permettra sans aucun doute de populariser et faire connaître les mutuelles de santé auprès d'une plus large population, probablement les plus jeunes, et contribuera à étendre l'accès à la santé.

Solsoc est une organisation non gouvernementale (ONG) de coopération au développement. Avec des organisations du Sud, elle combat l'exclusion et les inégalités en Bolivie, au Burkina Faso, au Burundi, en Colombie, au Maroc, en Palestine, au Sénégal et en République Démocratique du Congo, sans oublier la Belgique. Leur objectif commun est de contribuer à la construction d'un monde plus juste et plus démocratique.

Plus d'infos : www.solsoc.be
Faire un don : CCP 000-000054-54

LES FPS PRÉSENTENT

14 / 10

2017

RUE E. REMOUCHAMPS, 2

LIÈGE

LES FÉMINISMES
EN CHANTIER4^{ème} ÉDITION

UNE JOURNÉE D'ATELIERS

SELF-DÉFENSE /
SLAM / BD / SKATE /
MASSAGES
LITTÉRAIRES- INFOS ET INSCRIPTIONS -
04 341 62 88 | WWW.AGITATIONS.BELIBRAIRIE
ENTRETEMPS

Éditrice responsable : Carmen Castellano secrétaire générale FPS, 1-2 Place Saint-Jean 1000 Bruxelles - Design : In-graphic.be

Ecole de promotion
sociale des FPS de Liège

AU-DELÀ DE NOS MURS

spectacle/défilé de costumes

Fanny Rossignol, chargée de communication Écoles FPS Liège & Stéphanie Jassogne, chargée de communication FPS

Le 23 juin avait lieu le spectacle de fin d'année des étudiant-e-s de la formation costumier-e-s pour les arts du spectacle de l'école de promotion sociale des FPS de Liège. Ce spectacle, intitulé « Au-delà de nos murs », avait pour thème la Russie des années 1917 et la mise en place des Goulags : une scénographie mêlant parole, musique, vidéo et jeu d'acteur/trice pour mettre en évidence les créations des costumes.

Leur formation étalée sur deux années scolaires, à raison de 320 heures de cours par année, a permis à cette dizaine d'étudiant-e-s de réaliser artistiquement un chef-d'œuvre vestimentaire en lien avec un projet scénique et dramaturgique déterminé.



© Jean-Benoit Scheen

Nous avons interviewé Jean Lugowski, ancien étudiant qui a participé à la réalisation des costumes et du spectacle.

Qu'est-ce qui t'a amené à pousser la porte de l'école de Promotion sociale FPS de Liège et à choisir d'entreprendre la formation de costumier-e-s-ères pour les arts du spectacle ?

Ce qui m'a poussé était la passion de la création ! J'avais plein d'idées et d'inspirations, mais pas toutes les connaissances nécessaires pour les réaliser. Des amis m'ont parlé de la formation de costume donnée par Nathalie Seron, qui enseignait exactement tout ce dont je rêvais. C'est un cours qui prend une voie plus artistique que les cours de couture classiques.

En quelques mots, comment s'est déroulée cette formation ? Dans quelle ambiance ?

Ma formation de costumier s'est déroulée dans une ambiance très énergique et créative. Nous avons fonctionné comme une petite famille pendant deux ans. Avec Nathalie, la formatrice, nous avons développé un esprit d'équipe qui nous a permis de nous entraider et nous rendre plus efficaces. Elle nous a encouragés à échanger nos idées et nos inspirations et elle a titillé notre imagination en nous poussant à faire

plein de recherches. Elle nous a guidé aussi chacun-e dans notre voie. L'ambiance était très détendue, mais Nathalie sait nous motiver lorsqu'il est temps de se mettre au travail... Sans toutefois rester trop sérieux.

Comment s'est construit le spectacle-défilé de fin d'année intitulé « Au-delà de nos murs » ? Le choix du thème, la préparation ? Quelles ont été les difficultés rencontrées ?

Diego, le directeur de la section (et metteur en scène professionnel) est venu nous parler du thème qu'il avait choisi pour le spectacle de fin d'année, principalement basé sur le Goulag en Russie. Un sujet très complexe et délicat dont chacun-e avait sa propre interprétation. Nous avons fait des tonnes de recherches sur le contexte, l'époque, les costumes, pour créer et compléter notre personnage. Même si pour nous, la création du costume était l'étape la plus simple, la mise en scène était par contre un défi ! Mais Diego et Nathalie nous ont donné un précieux coup de main et nous avons réussi à créer un véritable spectacle en un minimum de temps où chacun-e a su exprimer sa vision. On avait un peu peur de monter sur scène, mais c'est finalement devenu une expérience pleine d'adrénaline !

« Si j'habite avec mon compagnon,
mon chômage diminue de moitié.
Je dois chercher un appartement seule, à deux,
nous n'avons pas assez pour vivre. »
- Maïté

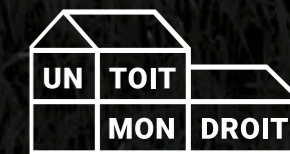
« Dans la recherche d'un logement, il faut être déterminée
quand on est une femme et qu'on est aussi d'origine africaine.
J'ai eu beaucoup de refus, juste en disant mon nom. »
- Solange

« J'ai été sur une liste d'attente pour
un logement social pendant sept ans !
Même en tant que mère seule, je n'étais pas prioritaire. »
- Delphine

« Je me suis retrouvée seule avec trois enfants.
Une fois la maison familiale vendue,
j'ai trimé pour trouver un logement. »
- Yamina

UN LOGEMENT DÉCENT PAS QU'EN FAÇADE !

untoitmondroit.be



Fédération des centres
de planning familial des FPS

L'AUTOTEST VIH, ou comment se faire dépister à la maison

Fanny Colard – Chargée de mission à la Fédération des Centres de Planning familial des FPS

Depuis novembre 2016, les pharmacies belges commercialisent un autotest permettant de détecter une éventuelle contamination par le VIH à partir d'une simple goutte de sang. Facile d'utilisation, disponible sans ordonnance, fournissant un résultat rapide (15 à 30 minutes) et fiable, ce test offre de multiples avantages et fait beaucoup parler de lui depuis sa sortie.

En proposant une alternative aux autres modes de dépistage¹, un premier atout s'impose d'emblée : l'élargissement de l'offre de dépistage et de prévention. La vente de cet autotest en pharmacie rend le dépistage plus accessible, tant au plan géographique qu'horaire.

L'autotest permet de détecter toute contamination trois mois après la prise de risque. Il s'agit d'une méthode fiable : un résultat négatif est fiable à 100 % ; cela dit, tout résultat positif doit être confirmé par une prise de sang.

L'autotest peut répondre à de réelles lacunes en Belgique en matière de dépistage : près de 40 % de personnes porteuses du VIH l'apprennent trop tard et les professionnel-le-s estiment que 15 à 20 % des séropositifs/fs ignorent leur état. L'autotest offre donc une alternative aux personnes n'ayant

pas accès aux autres modes de dépistage ou qui n'auraient, pour diverses raisons, pas fait la démarche de se faire dépister par un-e professionnel-le. Mais si l'autotest offre de nombreux avantages, il ne s'agit pas d'une « solution miracle » aux dépistages tardifs ou à l'absence de dépistage.

Le premier frein est le prix : l'autotest coûte 30 euros en pharmacie et n'est pas remboursé par la mutuelle.

Par ailleurs, l'autotest ne peut détecter qu'une contamination au VIH, alors qu'une prise de sang (dépistage dit « classique ») peut également détecter d'autres IST. Enfin, le principal problème de cet autotest réside dans l'accompagnement, non seulement lors de l'achat, mais également en cas de résultat positif. La/le pharmacien-ne est tenu-e de fournir des explications détaillées aux patient-e-s souhaitant acheter un autotest VIH, afin d'insister sur les modalités d'utilisation et, surtout, sur les réactions à avoir en cas de résultat positif, complétant ainsi la notice d'utilisation fournie dans la boîte. Une fiche pratique et un module d'e-learning ont été mis à disposition des pharmaciens-ne-s mais la formation des équipes se fait progressivement. On peut aussi se demander si, en cas d'affluence dans l'officine par exemple, la/le pharmacien-ne prendra autant de temps qu'elle/il le devrait pour fournir les renseignements nécessaires.

La présence d'autres personnes dans la pharmacie peut également s'avérer problématique : chaque officine est tenue de disposer d'un espace confidentiel, où la discrétion est assurée. Mais ce n'est pas (encore) le cas dans toutes les pharmacies. La vente par internet de ces autotests pose également question : si les sites officiels des

pharmacies commercialisent bien le seul et unique autotest portant le label européen, d'autres autotests de marques non-homologuées sont également disponibles sur des sites parallèles. Vu qu'ils ne respectent pas nécessairement les normes européennes, la qualité et la fiabilité de ces tests ne sont pas garanties. De plus, acheter l'autotest par le biais d'internet revient à supprimer toute possibilité d'accompagnement professionnel lors de l'achat.

Reste une question importante : que doit faire une personne qui se retrouve seule face à un résultat positif ? La notice de l'autotest fournit des informations pratiques, notamment les coordonnées de la Plateforme Prévention SIDA, actrice principale en la matière. Le contact avec un-e médecin ou une structure médicale doit être pris le plus rapidement possible, mais, en attendant, la personne venant d'utiliser son autotest peut se trouver très désemparée. Si c'est la peur du jugement ou l'anticipation d'une stigmatisation qui l'avait poussée à se diriger vers un dépistage via autotest, il est possible qu'il soit encore plus difficile pour elle d'en parler à son entourage et de trouver un soutien direct, en attendant la confirmation par prise de sang.

Cet article constitue un résumé d'une analyse publiée récemment par les FPS. Pour plus d'informations, voir Fanny Colard, « Que penser de l'autodiagnostic ? L'exemple du dépistage du VIH/SIDA par autotest », Analyse FPS, 2017, Disponible en ligne.

¹ Pour plus d'informations à ce sujet, voir Plateforme Prévention SIDA, Le dépistage, URL : <http://les-bons-reflexes.org/le-d%C3%A9pistage>.

L'AGENDA DES ACTIVITÉS PRÈS DE CHEZ VOUS

AGITATIONS ! 2017

Les féminismes en chantier !
www.agitations.be

► JOURNÉE AGITATIONS !

Liège, le 14 octobre à partir de 10h

La 4^{ème} édition de cette journée sur l'égalité entre les femmes et les hommes aura lieu dans les locaux du secteur associatif de SOLIDARIS Liège (Rue Remouchamps, 2).

Infos et inscription :
inscription.fps@mutsoc.be -
02 515 07 37 / 02 515 04 01

► LE GRAND BAL DES FPS

Bruxelles, le 23 septembre à 20h30

Une soirée garantie sans stéréotypes ! Avec DJ Ouri

Halles Saint-Géry, 1000 Bruxelles

► CONFÉRENCE « LE HARCÈLEMENT DE RUE »

La Louvière, Le 2 octobre

de 18h30 à 20h30

La rose au point, rue Warocqué

Péronnes, le 27 octobre

de 18h30 à 20h30

Centre Joseph Arman,

boulevard des Droits de l'Homme

Infos : 071/507 820 ou

fps.cs@solidaris.be

► THÉÂTRE « HARCÈLE, HARCÈLE QUI EST LE PROCHAIN ? »

Chapelle-lez-Herlaimont

(Hôtel de Ville), le 10 décembre

La première représentation de l'année

de la troupe des Sans poids ni loi !

Infos : 071/507 820 ou
fps.cs@solidaris.be

► RENCONTRE ET RÉFLEXION AVEC LES COMITÉS LOCAUX Charleroi, le 14 octobre à 13h

Pourquoi nos présidentes se sont-elles investies dans le militantisme féministe ? Comment voient-elles le féminisme actuel ? Et vous, quelle place souhaitez-vous prendre dans ces comités locaux, quel est votre vision du féminisme ? Venez partager avec nous vos idées, vos envies, et ensemble, construisons un monde plus égalitaire !

Ecole des FPS de Charleroi,

avenue des Alliés, 2

Tel. 071/507.819

THÉÂTRE-DÉBAT

« UN LOGEMENT DÉCENT, PAS QU'EN FAÇADE ! »

Quatre soirées sur le thème du logement, avec au programme : présentation de l'étude et de la campagne des FPS, la pièce du théâtre Du Copion « Un p'tit coin de parapluie » suivi d'un débat sur la thématique.

LIÈGE, LE 10 OCTOBRE, TOURNAI, LE 27 OCTOBRE

MONS, LE 14 NOVEMBRE, CHARLEROI, LE 20 NOVEMBRE

infos pratiques : www.femmesprevoyantes.be

TRAVAILLER MOINS POUR TRAVAILLER TOUS-TES !

APÉRO/THÉÂTRE/DÉBAT SUR LA RÉDUCTION COLLECTIVE DU TEMPS DE TRAVAIL. CHARLEROI, LE 9 NOVEMBRE DÈS 17H30 (QUAI 10)

La soirée débutera avec un apéro afterwork, suivi de la pièce de théâtre « Mamy a piqué ma mobylette » (FPS Liège), d'un débat sur la RCTT et d'un concert. Delphine Houba (Collectif Roosevelt) et Julie Gillet (FPS) discuteront spécifiquement des questions liées au genre. En collaboration avec le CEPAG.

THÉÂTRE « MAMY A PIQUÉ MA MOBYLETTE »

CRÉATION COLLECTIVE THÉÂTRALE PAR LA TROUPE « A QUI SONT CES CHAUSSETTES ? » DES FPS DE LIÈGE. CHARLEROI, LE 9 NOVEMBRE À 18H AU QUAI 10

SERAING, LE 11 NOVEMBRE AU CENTRE CULTUREL

Un bar, un club de fléchettes, des clientEs qui jouent et discutent, des jeunes qui cherchent un emploi une mamy qui tire les bouts de ficelle, une Madame Pipi et un agent du Forem. Certains travaillent trop, d'autres trop peu ou pas du tout. Mais que faire dans cette société qui ne propose que de travailler plus et plus longtemps, et d'attendre patiemment la reprise de la croissance ! Avec l'aide du Théâtre de la Renaissance. Avec le soutien de la Fédération Wallonie Bruxelles et de la Province de Liège Culture et de Dames et valets de Coeur.

Infos : 04/223 01 50 - mouvement.fps.liege@solidaris.be

EXPO PHOTOS « OSER L'AN VOL »

WALCOURT, CENTRE CULTUREL

VERNISSAGE LE SAMEDI 21 OCTOBRE À 13H

Cette exposition est le travail collectif d'un groupe de 13 femmes de 50 ans et plus. Ces femmes ont toutes décidé de se construire une nouvelle tranche de vie en dehors des diktats imposés par la société de consommation basée sur l'immédiateté, le jeunisme.

Elles n'ont pas hésité à se mettre en scène, à se jouer de l'objectif comme des préjugés de la société, une galerie de portraits décapants d'émotions. Parallèlement aux photos, quelques textes raconteront leurs histoires et surtout leur futur.

Dimanche 22 octobre, de 10h à 12h : atelier d'écriture animé par Fideline Dujeu, Lundi 23 octobre à 19h : ciné- projection du film « Aurore »

à petits pas...

Isabelle Gatti de Gamond naît en 1839. Sa mère, Zoé de Gamond, est une admiratrice de Charles Fourier. Pour ce philosophe français, le progrès social passe par la libération des femmes. Il fait, déjà, la promotion des crèches!

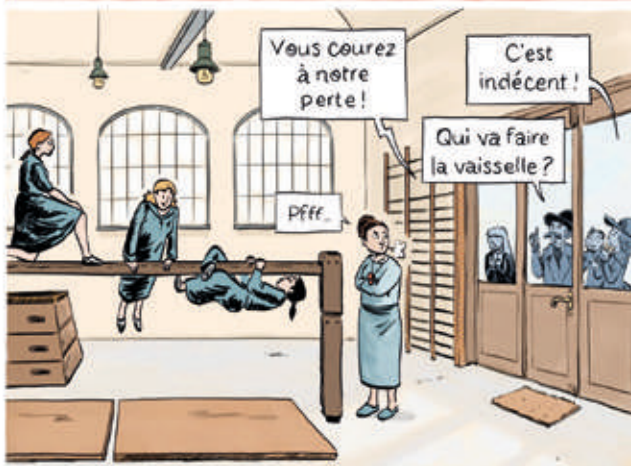


Dans les écoles pour filles, on n'apprend pas grand-chose. Le but est surtout de former de bonnes ménagères. Isabelle rêve, comme sa mère, d'une éducation plus poussée.



À l'époque, la question scolaire bat son plein : qui doit organiser l'école ? Les libéraux s'opposent au clergé, qui domine l'enseignement.

En 1864, Isabelle ouvre la première école laïque pour jeunes filles, rue du Marais à Bruxelles, avec l'aide de la Ville. Elle n'a que 24 ans. Au programme : une formation scientifique solide délivrée de toute emprise de l'Église, des activités de plein air, du sport.



L'opposition est féroce. Les catholiques craignent pour la stabilité de la société

Malgré les critiques, le « modèle Gatti » gagne tout le pays, avant de conquérir la France. Il oblige les autres établissements pour filles à se perfectionner. À sa mort, en 1905, Isabelle Gatti de Gamond est saluée par une foule admirative.



Aujourd'hui, en Belgique, les femmes ont un niveau de formation plus élevé que les hommes (55% de femmes dans la catégorie « niveau d'éducation haut »). Mais leur accès aux emplois de qualité reste difficile.

Source : Statbel.

SCÉNARIO : CÉLINE GAUTIER / DESSIN : AELYS HASBUN